

Hommes des bois, hommes de bois

Mythes et réalités

autour des activités forestières dans le Var

'Ada Acovitsióti-Hameau

L'ESPACE ET LE TEMPS

Malgré l'urbanisation des zones rurales et les ravages réguliers des incendies, la forêt couvre actuellement une grande partie des terres varoises. Les dernières statistiques préfectorales ⁽¹⁾ font état de 450 000 hectares d'étendues boisées, ce qui représente 75 % de la superficie du département. La situation était différente au siècle dernier où la surface boisée, dans la même région, représentait, en moyenne, environ 30 à 40 % du territoire (E. Julliard, 1991, p. 106). Vers la fin de l'Ancien Régime, elle ne devait pas représenter plus de 20 % (Y. Ri-naudo, 1984, p. 125). Cette évolution quantitative devient une évidence à partir des années 1950 mais elle n'est pas la seule. La forêt varoise a aussi beaucoup changé en qualité et en apparence : dans sa composition, sa localisation, son aspect et son accessibilité.

Il semblerait en effet qu'un changement d'espèces ait eu progressivement lieu pendant les XIX^e et XX^e siècles, les chênaies cédant un peu partout la place aux pinèdes. Aux XVII^e / XVIII^e siècles les pinèdes se cantonnaient autour de la Sainte-Baume, autour des massifs cristallins côtiers et au nord d'une ligne allant de Salernes à Draguignan, avec, bien sûr, des variétés différentes selon les terrains et les conditions climatiques (J. Nicod, 1952 ⁽²⁾). Le centre du Var (fig. 1), composé d'une succession de petites plaines et de massifs de collines culminant entre 500 et 800 m, était à ces époques le domaine du chêne, le vert (*tusco* ou *éouve*) et le blanc (*rou(v)re* ou *blacas*). Un autre chêne, le chêne-liège (*suvo*), a tenu une place prépondérante dans la construction de l'identité du massif des Maures. L'existence et l'exploitation des pinèdes dans ces régions n'ont connu

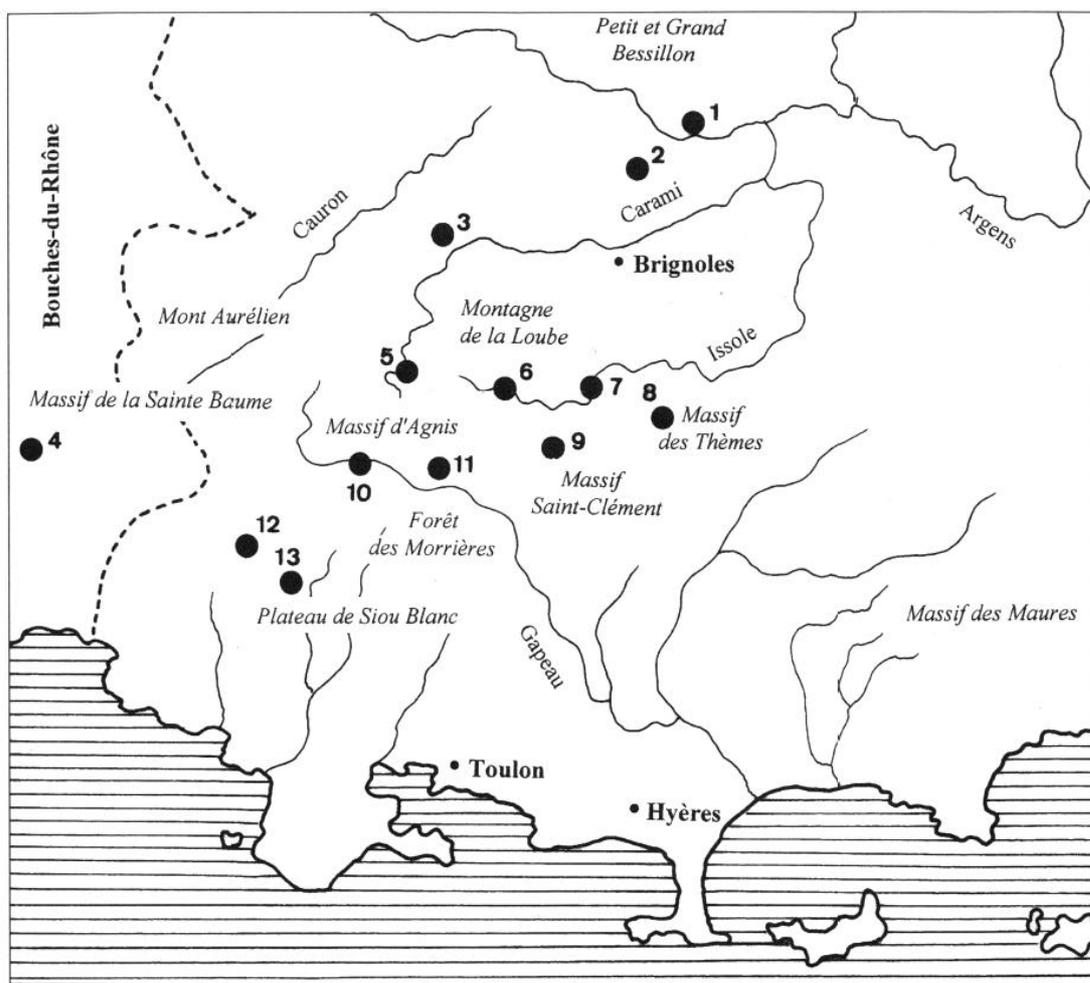
(1) Plaquettes et dépliants de la Direction de l'Agriculture et des Forêts, années 1997-1998.

(2) Conclusions appuyées sur les résultats de l'enquête du Commissaire de la Marine de 1720-1730 et des affouagements de 1698 et de 1728.

1. Carte du Centre-Var avec les localités et les massifs mentionnés dans le texte.

- 1 : Correns.
- 2 : Le Val.
- 3 : Tourves.
- 4 : Gemenos.
- 5 : Mazaugues.
- 6 : La Roquebrussanne.
- 7 : Garéoult.
- 8 : Rocbaron.
- 9 : Néoules.
- 10 : Signes.
- 11 : Méounes.
- 12 : Le Castellet.
- 13 : Le Beausset.

Illustrations :
 Relevés de l'auteur.
 Crédit graphique :
 Ph. Hameau (fig. 1 à 8 et 10).
 Reconstitution axonométrique :
 J. Morin (fig. 9).
 Travaux exécutés avec le support logistique de l'association ASER du Centre-Var.
 Quelques-unes des figures ont paru une première fois dans 'A. Acovitsiôti-Hameau et Ph. Hameau, 1996 : fig. 3, p. 139; fig. 7, p. 124; fig. 8, p. 132.



d'ampleur qu'assez récemment, après la Révolution et même après 1900 (réglementation du gemmage datant des années 1920-1930⁽³⁾). Les productions forestières liées aux pins (résines et goudrons) et celles liées aux chênes (charbon) ont différemment marqué les sociétés centre-varoises et la mémoire locale. Pour les premières, ce qui prime est leur rôle économique. Pour les deuxièmes, ce sont les effectifs et le travail humains qui attirent l'attention.

Modifiée en tant qu'écosystème, la forêt varoise a été aussi réorganisée et métamorphosée en tant que paysage et espace de vie. Toute une série de plateaux et de coteaux, occupés jusqu'au milieu du XX^e siècle par des cultures et/ou des pâturages, sont aujourd'hui colonisés par des arbres et des arbustes. Les coupes de bois y sont souvent soit inexistantes, soit très étendues, et les sous-bois ne sont nettoyés que le long des routes et des sentiers de pénétration officiels. La forêt devient ainsi de plus en plus inextricable, impénétrable et inhospitalière. Cette différence avec « autrefois » est immédiatement perceptible par les rive-

(3) Loi de 1934, A. D. Var, 14 M 24.1. Les réquisitions de goudron pour la Marine Royale (édits et ordonnances des XVII^e et XVIII^e siècles) ont été appliqués dans les régions périphériques susmentionnées: l'adret de la Sainte-Baume, les Maures, l'extrémité N.-E. de la dépression permienne. Ce sont les mêmes contrées qui exportaient goudron et huile de cade vers Toulon et Marseille jusqu'aux années 1930-1940 (L. PORTE, 1994; 'A. ACOVITSIOTI-HAMEAU *et al.*, 1993).

rains, du moment qu'ils sont fixés sur le même territoire depuis un peu plus d'une génération. Les propos recueillis à ce sujet sont éloquents: « *Le taillis, c'est plein de ronces. Les brebis s'escantent... Il faut aller loin pour trouver une bonne colline* » (un berger né et installé à Signes, 70-75 ans); ou: « *Maintenant la colline c'est tout des endroits où ça a été cultivé...* » (la femme d'un marin pompier retraité, tous deux natifs du Beausset et y résidant); ou: « *Moi je dis on va dans la colline, c'est un désert maintenant...* » (un ancien charbonnier, retraité, qui a travaillé avec son père autour du bassin de Signes).

Plus étendues et à végétation plus dense, les terres boisées actuelles sont donc, généralement, moins appréciées. On arrive même à les qualifier de « désert », désert humain, car les gens ne quittent plus les voies balisées⁽⁴⁾. Les points d'eau et les ouvrages qui facilitent le passage et le séjour (soutènements, gués, abris...) ne sont plus entretenus, ce qui accentue l'impression d'abandon. La physionomie de l'espace est altérée.

La constatation des changements est indéniable. Un second point, essentiel pour camper le décor des activités forestières dans le Var, transparait aussi à travers ces témoignages: l'identification de la forêt avec ce que l'on appelle « colline », soit un amalgame de terres non agricoles et boisées où les membres de la communauté ont des droits d'usage, qui vont de la cueillette aux cultures temporaires et de la chasse aux parcours pastoraux. Le couple du Beausset a bien résumé pour nous ce postulat: « *La colline c'est quand on avance, c'est la forêt, c'est tout ce qui n'est pas habité et qui est du bois...* ».

La « colline » est en fait un terroir à visages et à potentialités multiples et contradictoires. Il ne nous appartient pas ici d'analyser les processus historiques complexes et la tenacité des représentations mentales qui l'ont façonnée et qui la circonscrivent. Il nous faut cependant en donner un bref aperçu, si nous voulons comprendre, par la suite, les motivations et les agissements de ses occupants.

La « colline » varoise

Héritière des terres incultes et boisées du Moyen Âge, dites *gastes* (ou *vaines* ou *vaques* ou *bordelières...*), mais pas seulement de celles-ci, la « colline » varoise est un *saltus* qui s'enfonce et qui se mêle intimement à la *silva*, formant avec elle un ensemble indissociable, que M. Aguhlon (1970, p. 35-36) décrit comme « *voué à l'élevage extensif et aux ressources d'appoint* ». Le milieu naturel s'ouvre et se referme périodiquement sur les clairières créées pour des activités diverses et ce mouvement est orchestré par les fluctuations démographiques et les évolutions économiques. Les dernières « ouvertures » du milieu collinaire – conquêtes agricoles de coteaux ou intensification des coupes de bois et des transformations de matières premières (charbon de bois, chaux, goudrons et distillats...) – datent de la fin du XIX^e siècle et de la première moitié du XX^e.

(4) Ainsi, le « Désert » de la Loube, au nord de La Roquebrussanne, est cette partie du massif hérissé de dolomies, exploitée jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, puis vidée de ses occupants

Des données cadastrales (celles de Tourves par exemple⁽⁵⁾), des clichés anciens montrant l'état du paysage (cartes postales des années 1920-1940 pour Maugauges), des témoignages oraux (recueillis à Néoules et à Rocbaron : la colline de nos jours est « basse » et « sale »), convergent pour situer l'amorce de la dernière « fermeture » du milieu au XX^e siècle, après la Seconde Guerre mondiale. Pareillement, le profil des travailleurs forestiers avant et après cette guerre n'est pas le même. Les deuxièmes sont le plus souvent employés par de grosses entreprises et se moulent dans la classe ouvrière en général. Ils sont, par leur résidence, ruraux ou citadins, mais l'appartenance à l'une ou l'autre catégorie n'influe pas sur le choix et l'exercice de leur métier. Ils se distinguent en cela de leurs prédécesseurs, qui étaient le plus souvent des entrepreneurs assurant aussi le travail manuel et qui affichaient une ruralité quasi-exclusive. Le passage d'un type d'effectifs humains à l'autre semble s'être réalisé en même temps que le passage d'un espace forestier conditionné et délimité à un espace forestier laissé libre et envahissant. L'époque-charnière se situe toujours dans les années 1950 par les personnes concernées : *« Jusqu'à 30-40, il y avait des changements, mais c'était lent, ça allait doucement. Mais après 50, ça va de plus en plus vite. »* (La belle-fille d'un éleveur au Beausset).

D'anciens entrepreneurs forestiers de Brignoles ou de Néoules témoignent aussi dans ce sens.

Le changement toucherait donc l'environnement, l'économie et les modes de vie, et la société entière en serait transformée. D'une époque à l'autre et d'un espace à l'autre, seuls les chasseurs – avec peut-être les cueilleurs de champignons ? – font figure d'usagers « traditionnels » de la « colline » et la fréquentent encore en tant qu'espace où s'affirme et se confirme l'appartenance au groupe humain et au territoire⁽⁶⁾. Les randonneurs et les sportifs enfin – espèces nouvelles et en voie d'expansion – ont envers cette « colline » un comportement de consommateur, qui voit dans la forêt un lieu de détente, d'éducation ou de remise en forme. Pour ce genre d'interaction espace-usager, n'importe quelle forêt peut suffire, la notion de terres propres au groupe (et donc, à soi) n'intervenant que pour des raisons pratiques et juridiques.

Les personnages qui nous occuperont par la suite sont ceux qui ont évolué dans la colline varoise en ayant conscience des limites, de la composition et des caractères abstraits de ce terroir : espace commun, ouvert à tous, mais imposant, par accord tacite, des règles d'utilisation et un code de conduite. Ces conditions sont beaucoup plus difficiles à réunir (ou à mettre en évidence d'un cas à l'autre) après la « coupure » des années 1950. Quand notre enquête déborde de cette limite chronologique inférieure, c'est pour rendre compte

(5) Association d'Histoire Populaire Tourvaine (AHPT), 1992. L'étude est basée sur plusieurs cadastres. Le cumul de ces renseignements indique que les terres incultes et boisées couvraient 51 % du territoire en 1848 contre 78 à 80 % en 1983.

(6) Ces valeurs symboliques véhiculées par la colline varoise sont développées dans BROMBERGER *et al.*, 1980 et 1981.

d'aboutissements ou de ramifications des biographies principales. Celles-ci couvrent deux à trois générations et démarrent, donc, dans les années 1870-1890. Des retours et des rappels historiques en arrière de ces dates sont souvent nécessaires pour comprendre les mouvements des populations et les contextes de vie et de travail.

LA PRÉSENCE ET L'IMPACT DES HOMMES

En tant que réservoir de matières premières et auxiliaires, utiles à la vie de tous les jours et pour diverses fabrications, la colline/forêt est parcourue, à un moment ou un autre, par tous les résidants du territoire. Elle l'est aussi par des personnes extérieures à la communauté, venues en tant qu'hôtes, alliés, financeurs ou simplement demandeurs d'emploi, autorisées à ce titre à l'exploiter et obligées de l'entretenir. La gamme d'activités exercées dans ou à partir de la colline est, ainsi, tout à la fois large et le fait d'acteurs variés.

Tous ces acteurs ne sont pas considérés comme des forestiers (dans le sens « gens de la forêt »).

Exploitation des matières premières

Le ramassage, la coupe et la transformation des matières ligneuses sont parmi les activités les plus importantes, leur ampleur occultant souvent les autres tâches. Elles sont, par exemple, les premières mentionnées dans les réclamations pour maintenir les droits d'usage après la Révolution : « ... *de tout temps, les habitants ont fréquenté les forêts, soit pour lignan, soit pour chauffage, soit pour prendre de la rame* »⁽⁷⁾.

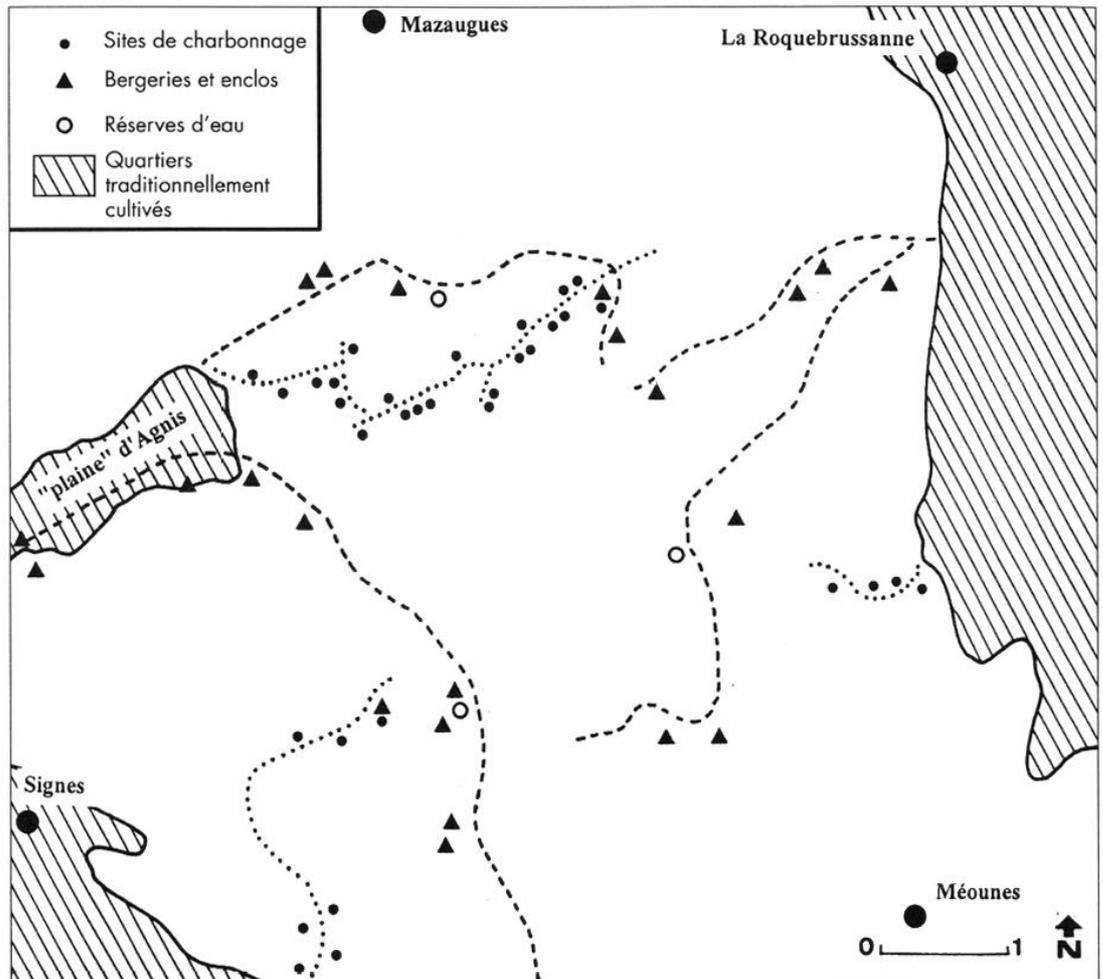
La fabrication du charbon de bois va très souvent de pair avec les coupes. Les chartes d'usages pour les terres *gastes* et les *défens** (exemples du Val ou de Mazaugues⁽⁸⁾) étendent le droit de « faire le charbon » à tous les habitants, mais une spécialisation des opérateurs devient de plus en plus évidente dans ce domaine. Les mêmes documents mentionnent les droits de prendre des « pierres à bâtir » et d'autres matériaux minéraux utiles à la construction et à l'artisanat (gypse, sable et argiles). Les fabrications de charbon et de chaux se concentrent généralement dans les mêmes unités géographiques, de préférence dans des vallons où l'apprivoisement des vents, le tracé de sentiers et le contrôle des eaux de ruissellement sont en principe plus aisés qu'ailleurs. Une dominance de végétation de chênes entraîne une prolifération de charbonnières, tandis que les chauxfours s'accommodent de la flamme rapide et continue des pins, même si celle-ci

(7) A. D. Var, 7 P6, année 1811, Eaux et Forêts.

* *Défens*: terres communes et/ou privées où l'accès du bétail est réglementé en fonction de l'état de la végétation; terres, en fait, où l'on peut appliquer des défenses pour certains usages.

(8) A. C. Le Val, DD1, fin XVI^e-fin XVIII^e s.; A. C. Mazaugues, FF1-10, année 1429, vidimus de 1720-1740.

2. Exemple de division spatiale fonctionnelle de la colline varoise : pastoralisme et charbonnage autour du plateau dit « plaine d'Agnis ».



produit moins de chaleur. Une troisième catégorie de proto-artisans est présente en forêt: il s'agit des fabricants de goudrons de pins et de genévriers. Issus le plus souvent de familles locales, les *pégouliés/enguentiés* sont considérés plutôt comme des entrepreneurs ou des marchands. Ces fabricants ne sont pas toujours les mêmes que les récoltants de sèves (les « résiniers »). Cette récolte est souvent une occupation secondaire des bûcherons/charbonniers, comme la « levée » d'écorces de chêne vert. Par contre, la « levée » des écorces du chène-liège devient, au XIX^e siècle, l'affaire d'ouvriers spécialisés. L'essor de cette activité reste toutefois limité dans l'espace et dans le temps. Les distillateurs occupent des zones à végétation arbustive plus ouvertes que celles investies par les charbonniers. Le fonctionnement de leurs fours nécessite en effet un minimum de ventilation. Ce positionnement facilite aussi l'écoulement de leurs produits vers les fermes/bergeries et vers les villes.

Les spécificités fonctionnelles par quartier sont accompagnées d'une spécificité de peuplement, qui loin de n'être que catégorielle (« des » charbonniers) est très souvent territoriale (les charbonniers de telle commune) ou nominale/familiale (un tel et son fils). Bûcherons, charbonniers, chauxfourniers et distillateurs se déplacent pourtant suivant le rythme des coupes, adéquat et adopté pour chaque espèce végétale (une quinzaine d'années en moyenne pour les chênes, une dizaine pour les pins, trois à cinq ans pour les genévriers...), ou suivant les

autorisations d'ouverture et les dimensions maximales habituelles⁽⁹⁾ pour les carrières. Tous séjournent dans la forêt pendant des périodes suffisamment longues pour édifier des gîtes destinés à relayer ou à incarner leur habitation principale⁽¹⁰⁾.

Pastoralisme forestier

Les activités pastorales tiennent une place tout aussi importante en forêt, mais ne mettent en œuvre, vis-à-vis du milieu, que des techniques d'acquisition. On exploite dans ce cadre les sous-bois et les clairières, mais aussi les ramées des feuillus et les plants des pelouses (litières ou compléments alimentaires). La mise à disposition ou la location des « herbages » en forêt, l'organisation de la paisson des porcs dans les chênaies (le « glandage ») et le calcul du nombre des bêtes admissibles et des redevances comptent parmi les tâches habituelles et annuelles des conseils communaux. Les archives des communautés, puis des municipalités, conservent quantité de règlements, prescriptions et minutes de justice au sujet de ces usages⁽¹¹⁾ et les éleveurs eux-mêmes s'en souviennent ou les pratiquent. Ainsi, le « ramage » était courant entre Signes et Méounes jusque dans les années 1930 : « *Au début, nous avions 15-20 bêtes... L'hiver, on leur donnait de la rame, du chêne vert ou blanc, coupé fin... Les gens faisaient des provisions, des fagots, en avance. Quand ils manquaient, ils coupaient. Même dans la neige ils coupaient...* »

Au sein de la division spatiale et fonctionnelle des collines, telle que nous l'avons évoquée, le passage et le séjour des troupeaux ne se fait pas au hasard. Les domaines et les parcours pastoraux encadrent les domaines des proto-artisans et les surplombent (fig. 2).

Le berger est donc, lui aussi, un habitant saisonnier mais régulier de la forêt. Dans certains cas, il y réside même à l'année. Habitué des mêmes quartiers, il retrouve périodiquement d'autres forestiers avec qui il cohabite ou qu'il remplace. S'il achète des remèdes, comme l'huile de cade, aux distillateurs (ou à un intermédiaire au village), le rythme et la nature de son travail le rapprochent surtout du charbonnier. La garde du troupeau et la surveillance de la meule sont faits de grands moments d'inaction apparente où, en vérité, tous les sens

(9) Les fronts de taille et les bassins d'extraction exploités à échelle locale et de façon manuelle présentent des dimensions qui se répètent ou qui se multiplient, comme nous avons pu le voir lors des relevés des carrières du bois de Malmont à Draguignan (inédit). L'accessibilité des bancs, la maniabilité des outils et la friabilité des roches doivent influencer sur l'extension maximale d'un front de taille. Au Malmont (calcaires durs) plusieurs bassins ont un empattement de 8 x 5 m et les bancs d'extraction ne dépassent pas en hauteur les 2 m.

(10) Pour un développement plus détaillé de tous ces points au sujet du charbonnage et des distillations en forêt varoise voir : 'A. ACOVITSIOTI-HAMEAU *et al.*, 1993 ; 'A. ACOVITSIOTI-HAMEAU, 1995 ; 'A. ACOVITSIOTI-HAMEAU et Ph. HAMEAU, 1996, où bibliographie antérieure.

(11) Sur ce sujet, on consultera avec profit pour le Centre-Var les archives du Val (DD1), de Draguignan (BB59), de Forcalqueiret (CC39 et 127), de Mazaugues (FF1-10, BB4 ou A. D. Var, 20 J 12), de Signes (DD2), etc. Pour le pâturage forestier aux XIX^e et XX^e siècles voir J. DUMOULIN, 1995.

sont en éveil. Les veilles nocturnes sont leur lot commun, du moins en été : traditionnellement et à la belle saison les bêtes sortent au crépuscule pour rentrer après la « montée » du soleil – la meule, on la surveille nuit et jour. L'observation et la compréhension des potentialités des espaces et des conditions météorologiques leur sont enfin indispensables à tous les deux. L'acuité qu'ils obtiennent en la matière leur forge une réputation de familiers et de connaisseurs de la nature. Cette qualité peut jouer en leur faveur (leurs connaissances sont utiles à la communauté) ou en leur défaveur (on pense qu'ils peuvent s'allier des forces surnaturelles).

Chasse et cueillette

À côté des activités de récolte et de transformation des matières premières ligneuses et minérales, et à côté du pastoralisme, les activités de chasse apparaissent, malgré leur intensité, comme non structurées et d'importance moindre. En fait, elles sont toujours, soit l'annexe et le complément des premières, soit des manifestations ludiques/symboliques de la communauté locale, tout en restant des ressources alimentaires d'appoint ou de fête. Les fonctions et les enjeux exprimés par la chasse dans les sociétés rurales provençales ont déjà fait l'objet d'analyses en profondeur⁽¹²⁾, que nous ne reprendrons pas ici. En aucun moment, la chasse n'apparaît dans cette région comme une occupation à part entière, encore moins comme un métier. Le chasseur fréquente donc et exploite la forêt en dehors ou à côté de ses occupations vivrières principales, même si les constructions qu'il a laissées dans la forêt sont aussi nombreuses que les vestiges proto-artisanaux et pastoraux. Le chasseur est, dans ce sens, un forestier d'occasion, sauf si une autre activité le lie plus intimement à cet espace. C'est souvent le cas, en effet, et les récits sur la vie en colline ne manquent pas de le signaler : « *Trois-quatre mois l'été, mon père restait là-haut (à la Sainte-Baume où son troupeau estivait)... Il menait aussi le fusil. Puis les gens de Gémenos venaient et ils mettaient les pièges...* » ; ou : « *Mon père la nuit (pendant la surveillance de la meule à charbon sur le massif Saint-Clément, Néoules) des fois il disparaissait. Et il revenait avec un sanglier ou un marcassin.* »

Bergers, charbonniers, bûcherons évoluent donc dans les mêmes lieux. Ces forestiers chassent pendant leur travail, comme l'agriculteur chasse en allant ou en revenant des champs, ou pendant leurs rares moments libres, comme la plupart des paysans. Les diverses cueillettes (champignons, herbes et plantes utiles pour le ménage, la cuisine ou la santé) se font en général de la même façon. Les cueillettes pour vendre, tout comme la capture de certains gibiers, des oiseaux par exemple, pour vendre aussi, sont d'habitude le fait de gens sans terres et sans métier. Ce type de cueillette est normalement abandonné dès que la personne peut se débrouiller autrement⁽¹³⁾.

(12) Cf. C. BROMBERGER, 1982 ; M.-H. GUYONNET, 1993.

(13) M. AGUHLON (1970, pp. 330-331) met en évidence ces circuits d'économie « occulte » pour le XVIII^e siècle et les voit s'estomper progressivement après la Révolution. La cueillette d'herbes et

Cultures forestières

Nous avons laissé les cultures forestières en dernière considération. Ce genre d'activité peut être autonome ou accompagner et compléter l'exploitation du bois, au sens large, et le pastoralisme. Les fermes de hauteur (assorties d'une ou plusieurs bergeries) sont des ensembles architecturaux fréquents dans tous les massifs. Les plateaux sont souvent appelés « plaines » et leur importance pour la production agricole et pour l'élevage n'est plus à démontrer. Celui de l'Agnis, un poljé suspendu, a contribué à la production céréalière indispensable aux communes limitrophes (Signes, Mazaugues ou la Roquebrussanne) et a reçu les troupeaux locaux pour une transhumance de proximité jusque dans les années 1930. Celles de Truebis-Planesselve et de la Verrerie sur le Saint-Clément ont pareillement servi de greniers à blé pour Méounes ou pour Néoules⁽¹⁴⁾. Les plateaux au sud de Signes (Siou-Blanc/Morières) produisaient jusqu'en 1950 et selon des témoignages oraux « *autant que la plaine en bas* », à savoir : blé, avoine, fourrages, pois chiches, haricots, pommes de terre. Les mises en culture et leur maintien sont, dans tous ces lieux, tributaires des coupes de bois périodiques qui libèrent le sol, et des pâturages, qui donnent l'engrais.

En sus des plans et des dolines, des champs existaient aussi en pleine forêt, dans des quartiers peu ouverts et, souvent, accidentés. Plusieurs contrats (mise à ferme, cession ou location de terres communes) donnent l'autorisation de cultiver des parcelles sises à des lieux-dits qui nous laissent parfois rêveurs : les Brasques (terrains marécageux), les Estrecho (les étroits) ou les Hubacs (coteaux non ensoleillés). Le fermier du *défens* du Val exploite par exemple sur cet espace, qui est désigné par le terme de « bois », les produits de l'élagage et du débroussaillage, des arbustes comme les genévriers oxycèdres et les romarins et, aussi, des « *terres semables* » : deux lots de parcelles semés quatre ans chacun en alternance. Pour les remettre en culture, le fermier est autorisé à « *rompre ce qui se trouve en germe et de le brûler* ». Ce qui reste inculte ainsi que les bosquets sont ouverts aux parcours pastoraux suivant une réglementation complexe où tous les habitants du Val, le fermier en titre et les habitants du village limitrophe de Correns, ont des droits et des devoirs. La fabrication de chaux et de charbon dans ce *défens* est en principe réservée aux habitants « du lieu ». Aujourd'hui encore, les témoins d'activités proto-artisanales s'y trouvent mêlés aux vestiges des terrasses de culture⁽¹⁵⁾.

plantes aromatiques est souvent assurée actuellement par des équipes d'ouvriers qui travaillent à la tâche et qui s'embauchent aussi pour les vendanges ou les olivades (Th. K. SCHIPPERS, 1986). Ceci dépasse l'économie locale et le cadre forestier.

(14) Renseignements dans : V. SAGLIETTO, 1934, 1935, 1936 ; E. GUEIT, J. DUCOS, 1983 ; 'A. ACOVITSIOTI-HAMEAU, 1996.

(15) A. C. Le Val, DD1, années 1708, 1712, 1744, 1748, 1752, 1768... Les premières mises à ferme (décisions du conseil) semblent dater du début du XVI^e siècle, les dernières utilisations de même type (sites de charbonnage, chauffours, cabanes agricoles et bergeries relevés dans l'espace) datent probablement du début du XX^e.

Des travailleurs polyvalents

Il est assez courant dans ce cadre qu'un bûcheron/charbonnier entretienne quelques cultures saisonnières, surtout s'il séjourne en forêt avec des collègues ou avec sa famille. Des contrats de coupes de bois donnant autorisation de défricher existent. J. Nicod (1952, p. 166-167) mentionne de tels contrats pour Brignoles, datant du XVIII^e siècle, où le propriétaire a droit au vingtième des récoltes du terrain défriché. Sur le plateau qui surplombe la rive droite du Carami, celui de Cassède à Tourves, un site de charbonnage nous semble avoir livré ce qui était le terrain destiné aux cultures vivrières ('A. Acovitsiôti-Hameau, 1985). Il s'agit d'un espace de 50 x 30 m environ, enclos et soigneusement épiercé, divisé en trois parties par les constructions et par les traces d'activités qui s'y sont déroulées :

- aire habitable (cabane de 21 m²) et « cour » la précédant ;
- aire de carbonisation (ou *luégo*, soit « la place ») et cabane de surveillance de 6,50 m² ;
- espace libre, apte pour la culture/jardinage et pour le parcage de quelques bêtes.

Les tas d'épierrement et les arbres s'ordonnent autour de l'espace enclos, qui se distingue au sein de ce quartier boisé par sa végétation herbeuse parsemée de pelouses de plantes de garrigue. Pour le charbonnier, il s'agit là d'une agriculture de fortune, qui fait le pendant à un élevage de même importance : deux ou trois chèvres soignées par l'épouse ou par les enfants. Les témoignages oraux dans ce sens ne manquent pas.

Un cliché photographique des années 1920-1930 les confirme (cf. photo). Ce cliché représente une famille de charbonniers devant la ferme qui leur a servi d'habitation pendant une dizaine d'années. Le couple pose accompagné de leurs trois fils, dont l'un porte un chevreau dans les bras. La ferme est celle de la Lucrèce, située à la limite de Signes et de Méounes, en bordure d'une dépression cultivable et connue depuis le XVIII^e siècle au moins⁽¹⁶⁾. Elle offrait des possibilités pour un élevage et une agriculture de subsistance. La famille en question (les Bocci, Bozzi, Buzzi ou Bocqui selon les témoins) et leurs quelques bêtes ont occupé l'ancienne bergerie et laissé à l'abandon les locaux de service, de stockage et de résidence attenants. Seul un potager semble avoir existé en dernier lieu près de la ferme, tandis que les aires de circulation autour du bâti ont été inversées, afin de permettre une communication directe non plus avec les terres cultes en contrebas, mais avec la colline en surplomb immédiat. Les mêmes lieux et les mêmes locaux sont donc passés du statut de l'agriculture forestière conçue comme une activité primaire au statut de petite culture domestique conçue comme activité d'appoint. La personnalité et les aspirations des

(16) A. C. Signes, FF 100 et FF 106.

* *Loube* : longue scie droite maniée généralement par deux personnes.

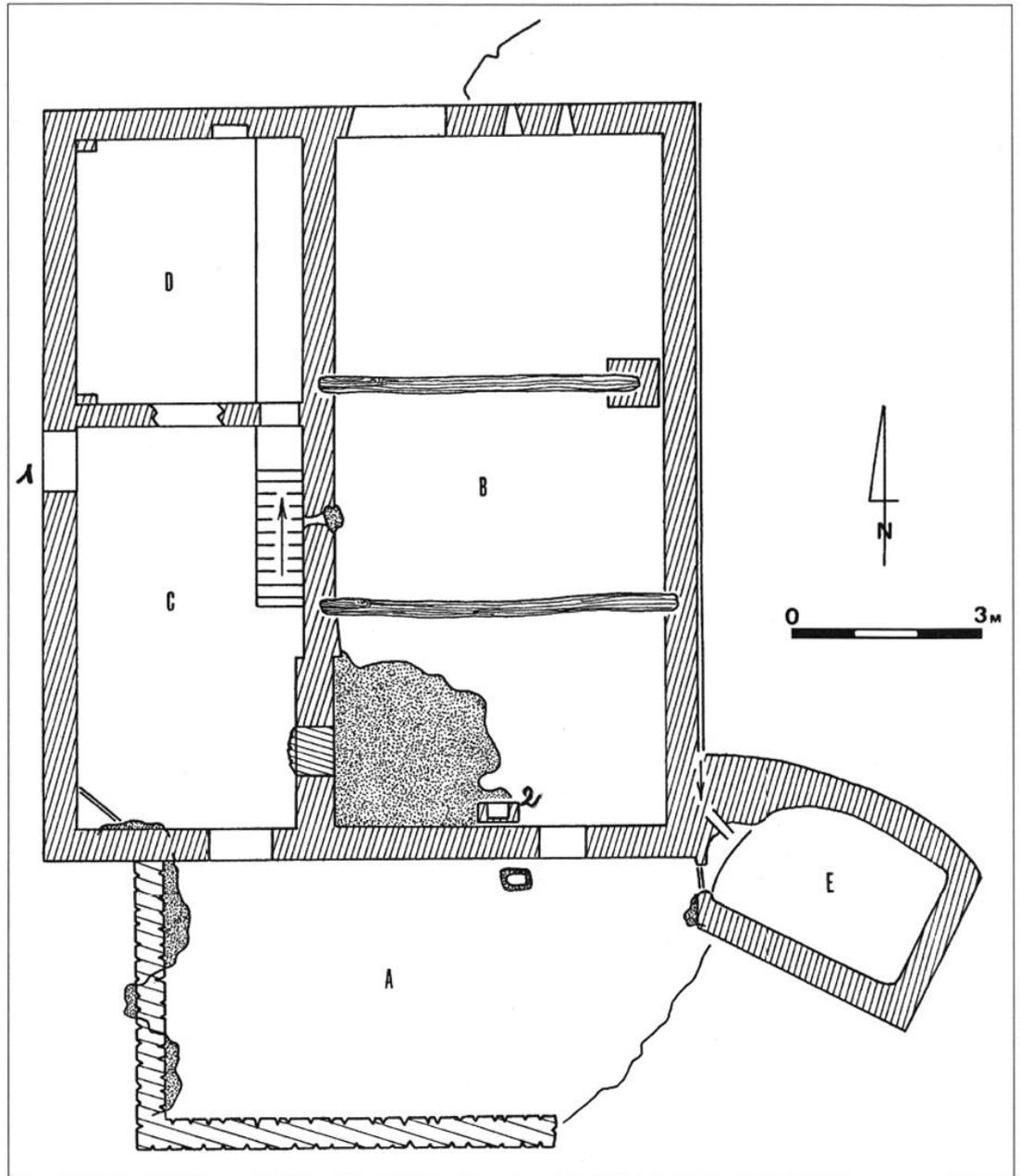
** *Picoussin* : petite hache avec un tranchant plat et un côté pointu.



derniers locataires ont joué un rôle déterminant pour que s'accomplisse ce changement (fig. 3). Italiens venus du Piémont, les Bocci ont privilégié l'activité plutôt spéculative de bûcheronnage/charbonnage et relégué au rang d'activité secondaire la mise en valeur de terres qui leur étaient, en somme, étrangères. Descendus et installés par la suite au village du Beausset, ils ont continué de se louer pour divers travaux (coupes de bois mais aussi travaux de champs) et c'est cette image qui est restituée dans le récit d'un descendant d'entrepreneurs forestiers du Beausset: « *Il y avait (parmi les forestiers) J. le Rouge, D. Chicaire, B. Jean-Marie, mon oncle, F. Georgi, le vieux M. et Tranquille de Signes, il y avait les Bocci qui habitaient dans le Beausset... c'étaient des hommes de peine, c'étaient des ouvriers. En même temps qu'ils faisaient la loubé*, qu'ils faisaient le picoussin**, qu'ils tombaient les pins, ils faisaient les moissons et tout. C'étaient des gars qu'on retrouvait parce que c'étaient des gens polyvalents... Pour déchausser les vignes, aller aux foins, il faut une grosse résistance...* »

La famille Bocci
(ou Bozzi) devant la
ferme de la Lucrèce,
1928.

3. La ferme de la
Lucrèce.
État agro-pastoral.
A: Cour.
B: Bergerie. C, D:
Ressertes agricoles,
locaux résidentiels.
E: Citerne.
1, 2: Inexistants.
*État pendant
l'occupation par des
forestiers.* A: Cour. B
: locaux résidentiels
+ logement de
quelques chèvres. C,
D: Non occupés. E:
Citerne.
1: Brèche qui donne
directement sur la
colline.
2: Pilier ajouté,
probablement
oratoire domestique.



Mutations et migrations

Ce profil du rural polyvalent s'est progressivement modifié du milieu à la fin du XIX^e siècle. Dans les campagnes, à l'image des villes, s'est instaurée ainsi la spécialisation et l'imperméabilité des secteurs d'activité. Maintes fois constatée⁽¹⁷⁾, cette évolution a favorisé l'exode des ruraux vers les centres urbains proches, soit pour s'y installer, soit pour y travailler. Dans ce mouvement, les

(17) Cette « dissociation des mondes rural et forestier » est constatée en général pour la Provence dans C. BROMBERGER *et al.* (1981, p. 195); l'organisation mercantile de l'exploitation forestière excluant petit à petit la main-d'œuvre locale est observée par B. MARTINELLI à Pourrières dans le Var et datée des années 1840-1880 (1983, pp. 183, 188-189); l'abandon et la dépopulation du massif des Maures dus à ce changement en matière d'emploi et d'aspirations sociales sont décrits par Ch. DE RIBBES dès 1869 (p. 131), qui propose déjà de lotir certains quartiers et de les confier à des défricheurs et bûcherons émigrés.

activités forestières ont été abandonnées beaucoup plus vite que les activités agricoles. Les plus démunis des autochtones et des migrants montagnards, étrangers ou non, ont très vite pris en main les activités délaissées, en prolongeant d'une cinquantaine d'années l'existence du rural polyvalent et de l'ouvrier/paysan.

La migration qui a fourni le plus d'effectifs humains pour cette pérennisation est italienne, originaire du Piémont et de la Ligurie, et a surtout caractérisé la période entre 1871 et 1914. Les provinces toscane et napolitaine s'y sont ajoutées pendant la période d'entre-deux guerres. Les provinces méridionales de la péninsule ont concurrencé les zones alpines après 1945. L'étude synthétique que A.-M. Faïdutti-Rudolph (1964) a publiée sur ce sujet permet à l'auteur de conclure que ces nouveaux venus ont pu dès le début s'insérer assez aisément dans les rangs des travailleurs agricoles et forestiers à cause de leur propre profil paysan, très proche de celui des Provençaux qu'ils ont remplacés. Émigrant surtout pour des raisons économiques (famines, terres appauvries, dévastations dues à l'instabilité politique et les suites des guerres) ces Italiens partaient souvent en solitaires. De plus en plus nombreux, ils ont fini par occulter les forestiers natifs, mais cette substitution était suffisamment lente pour ne pas bouleverser les habitudes de vie. L'origine montagnarde des migrants est un fait établi pour les villageois actuels : *« Avant, c'est pas les bêtes qui allaient l'été à la montagne. C'est les gens qui descendaient de la montagne, l'hiver, ici... puis ils restaient. Rien qu'au Beausset nous sommes au moins 500 descendants d'Italiens de Cuni (Cuneo)... »*

Une vague de migration espagnole a suivi l'italienne dans les années 1930-1940, dans des circonstances plus dramatiques. L'essentiel des migrants étaient des réfugiés politiques, venus en nombre ou en flux continu. Les travaux forestiers ont servi à dissimuler leur identité et ont assuré leur survie. Ce sont fréquemment des Italiens, intégrés de plus longue date et devenus propriétaires ou marchands de bois, qui les ont employés, au Beausset par exemple, où les Espagnols sont arrivés en force : *« C'était... En 38 peut-être? Oh, non, plus tard! La guerre de 39, c'était fait en même temps, dans le même hiver... Ils sont arrivés par cars. Des pauvres, nous, pour aider les pauvres, vous comprenez. Mon père a embauché une dizaine, qui habitaient la ferme de Siou-Blanc, ils faisaient le charbon à Siou-Blanc »* (un descendant d'exploitant forestier).

À leur tour certains Espagnols ont pu ensuite se mêler aux gens du village et y faire souche.

La linéarité de cette évolution, chaque groupe d'arrivants remplaçant le précédent dans les postes par lui abandonnés, reste toutefois un canevas d'ensemble. Les cheminements des personnes et les brassages des populations réservent parfois des surprises. Une source écrite privée de Néoules datant de 1809⁽¹⁸⁾ transcrit par exemple une situation qui pourrait paraître anachronique :

(18) Cahiers de raison de J.-L. Emeric, coiffeur de son état et propriétaire de terres, dans Abbé M. BLANC, 1906, p. 25.

«J'ai vendu le Boit de l'excaravaite à Monsieur Jacques Rouvière de Garéoult au prix de trois cents cinquante franc en cosservant cent trente réserve qu'il sont marquée⁽¹⁹⁾. Les accord sont qui se coupe tous à la même année de l'an mille huit cent neuf. Les Carbonier qui ont coupét le dit Bois sont lespagnol de méoune avec ses deux enfants et l'autre Jacque la poste de Garéoult avec un homme qu'il avoit loué.»

Les ressortissants de plusieurs communes et de plusieurs nations se sont retrouvés dans ce début de XIX^e siècle sur les mêmes lieux pour accomplir les mêmes tâches.

Des « hommes des bois »

Les bûcherons-charbonniers

Le tableau, que brosse la tradition orale, pour la forêt varoise pendant la première moitié du XX^e siècle, donne une image d'activité intense où l'acteur principal est le bûcheron/charbonnier – en général d'origine italienne – et des personnages subalternes: récoltants de ramée et faiseurs de fagots. Au Beausset travaillaient – paraît-il – pas moins d'une cinquantaine de bûcherons et une vingtaine de boisilleurs, auxquels il faut ajouter les charbonniers, tantôt comptés à part et tantôt confondus avec les bûcherons. Sur la montagne voisine de l'Agnis, «*il y avait plus que cent bouscatié*» et sur le massif Saint-Clément, un peu plus à l'est, «*ça fumait de partout*». Les espaces exploités sont décrits comme étant ratissés: «*il n'y avait pas un brin de rame dans la forêt*». Ces estimations transcrivent probablement des situations extrêmes (intensification de la confection du charbon pendant la dernière guerre par exemple), mais permettent aussi de mesurer l'impact qu'ont eu les activités forestières sur l'imaginaire populaire. Les sources officielles aident à ramener ces impressions subjectives à des proportions plus vraisemblables et objectives, mais pèchent d'un autre côté par des catégorisations restrictives ou abstraites.

Dans les différents documents d'Ancien Régime et même du XIX^e siècle, seuls les proto-artisans⁽²⁰⁾ chefs de famille, possédant biens ou patentables, sont cités. C'est au hasard de ces rôles et matrices que nous trouvons les renseignements sur leur provenance et leur situation familiale et financière. Gens «du cru», ils peuvent être propriétaires d'une maison ou partie de maison, de quelques parcelles cultivables, de quelques bêtes (ovi-caprins ou, au moins, de somme)⁽²¹⁾. Leurs descendants perpétuent assez souvent les mêmes activités.

(19) Lire: «arbres de réserve (donc interdits d'être coupés) et qu'ils ont été marqués».

(20) «Proto-artisans» selon la définition donnée par A. LEROI-GOUHRAN: «Sans cesser d'assumer la partie majeure de leur acquisition alimentaire, un ou quelques individus fabriquent des objets entrant dans les besoins fondamentaux du groupe. Ce dernier assure la compensation, plus souvent en nature. [...]» (1971, p. 42).

(21) Renseignements dispersés dans des archives diverses: Signes (CC 18, année 1756), Garéoult (cadastre de 1745), Forcalqueiret (DD2, année 1755), Mazaugues (DD4, année 1703-1704; DD5, années 1713, 1737; BB11, année 1761; matrices des propriétés bâties, années 1910, 1923...), Tourves (patentes de l'an VI), etc.

Pourtant, le préfet Fauchet (« Statistiques du Var », 1805) ne mentionne ni bûcherons/charbonniers, ni chafourniers au chapitre des « arts, métiers et professions », malgré la mention explicite des produits les concernant : bois d'œuvre et de chauffage, charbon ou chaux. Les listes nominales de la deuxième moitié du XIX^e siècle transcrivent une image plus réaliste : on y recense propriétaires et gens sans biens, natifs et immigrés, hommes et femmes. D'une liste à l'autre les catégories professionnelles et les rubriques remplies peuvent être différentes. Nous savons ainsi qu'en 1851, à Mazaugues, sept charbonniers non immigrés font partie de la population face à 88 cultivateurs. En 1876 et sur une population totale de 593 âmes, les « bûcherons » sont neuf (contre 93 cultivateurs) ; ils appartiennent à cinq familles différentes, dont deux semblent être d'origine étrangère. En 1901 et pour le même village, qui compte maintenant 521 individus, le nombre de « charbonniers » est de 25 (contre 51 cultivateurs) ; ils appartiennent à 8 familles différentes toutes d'origine italienne. Ces hommes travaillent pour deux patrons d'origine française et recensés comme « marchands de bois ». Pour Mazaugues, les effectifs des bûcherons/charbonniers sont multipliés par trois en l'espace de cinquante ans, mais ne dépassent pas 4 à 5 % de la population. L'élément étranger n'apparaît que pendant cette période.

Dans les documents publicitaires après 1900 (Indicateurs Départementaux⁽²²⁾) les catégories professionnelles du secteur sont le négoce de « bois et charbons » et les « exploitants forestiers ». La même personne ou firme est souvent citée sous les deux rubriques et aucune distinction n'est faite entre exploitants en faire-valoir direct et exploitants qui emploient des ouvriers. Pour la ville de Brignoles, un seul professionnel est ainsi mentionné pour une entreprise qui embauchait quatre à cinq bûcherons à l'année et jusqu'à quatre-vingt charbonniers « en saison » et pour une entreprise menée par deux associés sans autre employé. Pour le village de Rocbaron, où huit charbonniers ont été recensés en 1781 (cadastre), un seul négociant de bois et charbons est répertorié en 1914 et aucun en 1968. La rubrique consacrée en 1968 à Rocbaron inclut pourtant dans les « ressources » : « bois, charbon de bois, vin ». En 1914, Néoules est seul des huit villages de son canton où quatre habitants sont déclarés comme bûcherons, mais aucun négoce de bois et charbons n'y est répertorié ni en 1914, ni en 1968. Cependant, au moins cinq lignées actuelles dans ce village descendent de forestiers des années 1930-1950. Plusieurs de leurs membres ont pratiqué ces métiers dans leur jeunesse. Une de ces familles a aussi travaillé dans le territoire limitrophe de Rocbaron dans les années 1940. Sur les massifs qui bordent ces communes plusieurs dizaines de vestiges matériels (sites de charbonnage, chafours, cabanes de proto-artisans, cabanes et parcs pastoraux...) témoignent d'une présence forte de travailleurs divers dans la forêt, moins importante peut-être que ce que nous transmet la tradition orale, mais plus foisonnante que ce que restituent certaines sources écrites.

(22) Répertoire de métiers et commerces par commune, éditions subventionnées par le département à partir de 1893 ; ont été consultées, parmi les quelques exemplaires disponibles à la bibliothèque de Toulon ou chez des particuliers, les années 1914 et 1968.

Éleveurs et bergers

La plupart des remarques sur les bûcherons/charbonniers peuvent également s'appliquer aux bergers. La distinction entre éleveurs (qui possèdent aussi, le plus souvent, des biens fonciers) et bergers (travailleurs sans biens propres, rarement chefs de famille et/ou d'exploitation) fait que les premiers sont fréquemment rangés parmi les paysans-agriculteurs et les deuxièmes comptés parmi les ouvriers agricoles ou bien négligés. C'est peut-être pour ces raisons que le nombre de bergers « déclarés » dépasse rarement quatre ou cinq par localité dans les listes de contribuables de l'Ancien Régime. À Signes par exemple, cinq bergers sont recensés dans le Rôle de Capitation de 1779, quand plusieurs dizaines d'habitants sont taxés pour leurs bêtes entre 1743 et 1788. Entre 1850 et 1950 les effectifs ovi-caprins de Signes baissent de environ 80 % (Chr. Delsery, 1964). À partir de 1900, le nombre de bergers/éleveurs, dorénavant systématiquement confondus, diminue considérablement. Deux familles signoises seulement possédaient les trois troupeaux subsistants dans les années 1960 et ont encore aujourd'hui la mainmise sur les activités pastorales de la commune. Jusque dans les années 1970, deux autres éleveurs au moins, d'origine italienne, occupaient aussi les hauteurs entre Signes et le Beausset. Ils entretenaient des relations professionnelles et amicales avec certains de leurs confrères du village. Les uns et les autres se qualifiaient réciproquement de bergers « de plaine » ou « de colline ». Ces hauteurs étaient beaucoup fréquentées par les pasteurs dans les années 1920-1940. Des témoins qui ont parcouru les lieux à cette époque décrivent la situation avec admiration : « ... Aux "Armari" (lieu-dit) c'est les A. qui avaient leurs troupeaux. Les "Armari" c'est plus une vanado (parc) qu'un coumptado (dispositif pour le comptage). G. F. était aussi dans ces coins. Il y avait aussi G. qui avait un très gros escaboua (troupeau)... G. il restait sinon à Envès (ferme de plateau)... À la Barrelière (ferme de haut de versant) un troupeau que c'était terrible. Après un troupeau que c'était très fort c'était Roboeuf (ferme de dépression ou cros), les F. Il y avait aussi à la Piosine (ferme sur coteau), puis comme nous ici à la Paned(t)aille (exploitation agricole en pied de pente)... À la Paned(t)aille c'était important... »

Tous ces lieux ont été investis hiver et été, suivant des calendriers et itinéraires complexes au sein d'un système d'élevage extensif où les notions de sédentarité et de mobilité du troupeau sont toutes relatives. Commode pour une terre géographiquement morcelée, comme le Moyen Var, ce système est apparenté à une transhumance de proximité, pratiquée à l'échelle de la journée et de la saison et laissant une place de choix au pastoralisme forestier (A. Acovitsióti-Hameau, à paraître).

Des métiers compatibles

Bergers et bûcherons/charbonniers sont les habitués par excellence de l'espace forestier et partagent aussi des traits de mentalité et de caractère, qui en font une catégorie d'hommes à part, les « hommes des bois », opposés aux agriculteurs ou « hommes de la terre ». Les premiers sont des spéculateurs, des aventu-

riers, des débrouillards, hostiles aux attaches et à la routine. Les deuxièmes sont les hommes des valeurs sûres, du labeur continu et rémunérateur, désireux de stabilité et de sécurité. Ces constatations, banales, reviennent dans les propos des gens et c'est cette constance dans le jugement populaire, qui est à souligner ici : *« Mes grands-parents maternels étaient des cultivateurs de deuxième main. À leur mariage, le mari était bûcheron et il gardait un troupeau, il le gardait avec sa femme. Ce qui fait que maman était une R. qui sont gens de la forêt et bergers. Papa était un terrien ; il a gardé les terres agricoles de maman, il n'a pas voulu de la forêt, ni du restaurant. Ce qui fait que tout ça c'est nos neveux qui les ont... »* (une agricultrice retraitée, environ 75 ans, du Beausset).

Au sein de ce couple l'épouse est une fille du village, mais l'époux vient de l'extérieur sans être de nationalité étrangère. Ce mari est bûcheron et berger (par femme interposée) et cette situation n'est pas inhabituelle. La même informatrice explique que les deux activités sont très compatibles et que cette situation-là « avantageait » ses aïeuls. Ils s'arrangeaient pour faire pâturer les bêtes le plus possible en forêt et auto-consommaient leurs laitages. Le couple a ensuite acheté des terres, complanté blé et oliviers, élevé des abeilles. Ils ne sont pas devenus « terriens » pour autant et ont continué à investir dans des entreprises, dont le restaurant.

Deux autres familles installées entre Signes et le Beausset (des Italiens) sont aussi passées des travaux forestiers au pastoralisme suivant des parcours plus ou moins identiques, mais adoptant finalement des modes de travail et d'existence différentes : élevage de bonne ampleur commerciale et productions diversifiées (laine, viande, laitages) ou élevage de subsistance et commercialisation d'un seul produit (la viande). Le descendant de la première (D. A.) s'est épanoui ensuite dans l'agriculture et n'a plus eu de bêtes après la mort de son père. Le descendant de la deuxième famille (F. F.) a gardé « l'esprit forestier ». S'il s'est occupé avec succès de transports routiers, d'entreprises de maçonnerie et de restauration, il n'est pas moins resté un fin connaisseur du bûcheronnage/charbonnage. Il possède aussi plusieurs savoir-faire du berger appris auprès de son père. Pour ceux qui le fréquentent, il est un personnage insaisissable, aux connaissances d'une ampleur inattendue, droit dans ces relations humaines et habile, pour ne pas dire rusé, dans ces relations professionnelles.

Des « hommes de bois »

Ce tempérament ambigu qui se dévoile par fragments, tout à la fois franc et secret, est un autre trait commun des « hommes des bois », qui parlent peu ou qui bavardent sans qu'on le leur demande. Ils peuvent ainsi tromper un interlocuteur par jeu ou par simple inattention, pour tester l'autre ou parce que leurs repères respectifs de temps et d'espace ne coïncident pas. Ils sont alors jugés « de bois » comme l'affirmation ou l'écrit non crédibles, expression qui vient, semble-t-il, en droite ligne des pratiques forestières. Calculer le rendement d'une coupe à partir d'arbres sur pied et y investir son capital est en effet souvent une entreprise fondée sur de faux espoirs ; il peut s'agir d'une coupe « de

bois» dans les sens littéral et figuratif du mot (E. Pelouze, 1828). Mais la locution «être de bois» a d'autres significations aussi, un revers de médaille, qui désigne la personne imperturbable, «dense», «compacte», «solide» comme le bois et, par extension, insensible. De la souplesse à la tromperie et de la solidité à l'insensibilité, s'interpose une large gamme de comportements complexes et nuancés, qui témoignent de la diversité et de la richesse humaine infinie à l'intérieur d'un groupe défini et doté de caractères propres.

MOBILITÉ ET SÉDENTARITÉ

Partir, revenir...

La mobilité des forestiers établis dans le Var à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, relève de deux sortes de mouvement : migration d'un territoire vers un autre géographiquement opposé et/ou étranger (de la montagne vers les terres plus basses ou de l'Italie vers la France) et itinérance dans un même territoire, suivant des plans de gestion fondés sur l'espacement régulier des coupes de bois et la rotation journalière et annuelle des troupeaux. Les mêmes personnes effectuent les deux types de mouvement dont aucun n'est choisi au hasard.

En effet, les émigrés italiens se dirigeaient souvent vers un territoire où des compatriotes, des amis, des parents avaient déjà séjourné ou dont on avait entendu parler. Ils s'y fixaient assez lentement, souvent après une ou deux générations. À l'intérieur du territoire d'adoption, les nouveaux venus suivaient le comportement dominant local et s'attachaient à un ensemble de quartiers, se déplaçant régulièrement de l'un à l'autre pour permettre au milieu de redevenir exploitable pendant leur période d'absence. Dans cette relation à long terme⁽²³⁾, l'homme venait fréquemment se réinstaller sur les mêmes clairières. Ainsi, il est rare qu'un habitué d'un massif de collines quitte celui-ci pour travailler dans un autre, à moins qu'il ne s'agisse de différents versants qui surplombent la même plaine. Cet attachement à certains lieux et à certains finages relativise les effets de la mobilité des forestiers, mobilité qui aurait tendance à mettre en cause leur appartenance à un territoire. Les parcours de quelques familles montrent les façons dont ces enjeux ont été vécus et les moyens utilisés pour réussir une insertion sociale souhaitée, mais diversement imaginée et préparée. Les différences observées semblent reposer sur le statut du déplacement (saisonnier, provisoire ou définitif) et sur la diversité des conditions familiales (hommes célibataires, couples, familles). Les hommes seuls faisaient en général des voyages saisonniers, travaillaient en terre étrangère en hiver et retournaient chez eux à la belle saison. Ils partaient, semble-t-il, rarement à plusieurs et s'en tenaient aux mêmes lieux d'accueil pendant des décennies. Le choix de ces lieux apparaît tout d'abord aléatoire, mais – consciemment ou inconsciemment –

(23) Les coupes de bois périodiques s'étalent par exemple sur 15 à 20 ans ('A. ACOVITSIOTI-HAMEAU, Ph. HAMEAU, 1996, p. 115).

chacun élisait un endroit lui étant plus ou moins familier par expérience ou par oui-dire.

Quelques trajectoires individuelles ou familiales

Un entrepreneur forestier brignolais d'origine bergamasque, émigré de deuxième génération, employait ainsi entre 1940 et 1970 des bûcherons toscans venant tous les ans de la province de Pistoia. Le premier migrant de la famille F., installée actuellement au Beausset, est venu travailler comme bûcheron sur les plateaux entre Signes et Le Beausset dans les années 1880, parce qu'il y connaissait des bergers. Lié par la suite avec « les gens des fermes », il a continué à venir régulièrement jusque 1914. F. avait sa ferme à Chiusa, province de Cuneo, près de la frontière franco-italienne. Il en partait en novembre et y revenait en mars, à temps pour s'occuper des cultures naissantes et pour sortir les bêtes, des vaches, aux pâturages. Il était ainsi présent pour les foins, la récolte des pommes de terre et celle des châtaignes. Son fils, G. F., né en 1895, l'a accompagné en France dès que possible et a suffisamment fait de séjours sur les plateaux de Signes avant 1914 pour s'y habituer et y revenir en 1921-1922 avec sa jeune épouse et son fils nouveau-né. Il est difficile de savoir si son installation définitive en terre étrangère était déjà planifiée ou causée en partie par la mort prématurée de l'épouse. Dès ce moment-là, G. F. n'a plus quitté les lieux de son enfance où il a exercé successivement les métiers de bûcheron, de charbonnier et de berger.

Pour la famille B., originaire aussi de la province de Cuneo et fixée entre Signes et Le Beausset, c'est apparemment le veuvage de la grand-mère qui a déclenché des migrations saisonnières, l'hiver, à partir de 1892. Mère de six garçons, la veuve profitait pour les placer dans les fermes de hauteur où elle-même se louait pour divers travaux. La saison des voyages a dû être progressivement décalée pour profiter des emplois du début de l'été (foins). Après la Première Guerre mondiale, un des frères est venu s'établir avec sa femme au Beausset, « où ils ont travaillé le bois ».

La famille B. de Bergame, séjournant à Brignoles autour de 1900, comptait aussi six fils qui ont perpétué et amplifié le métier du père, le charbonnage, en fondant plusieurs entreprises de coupe, transformation et vente de matières ligneuses.

H. G. enfin, émigré piémontais solitaire dans les années 1920-1930, s'est fixé en tant que charbonnier à Flassans après son mariage avec la fille d'un autre charbonnier italien, qui séjournait alors avec les siens en France. L'épouse de H. G. a fait du charbon pendant son adolescence en tant qu'habitante saisonnière de la forêt, mais jamais en tant que femme mariée, habitante permanente du village.

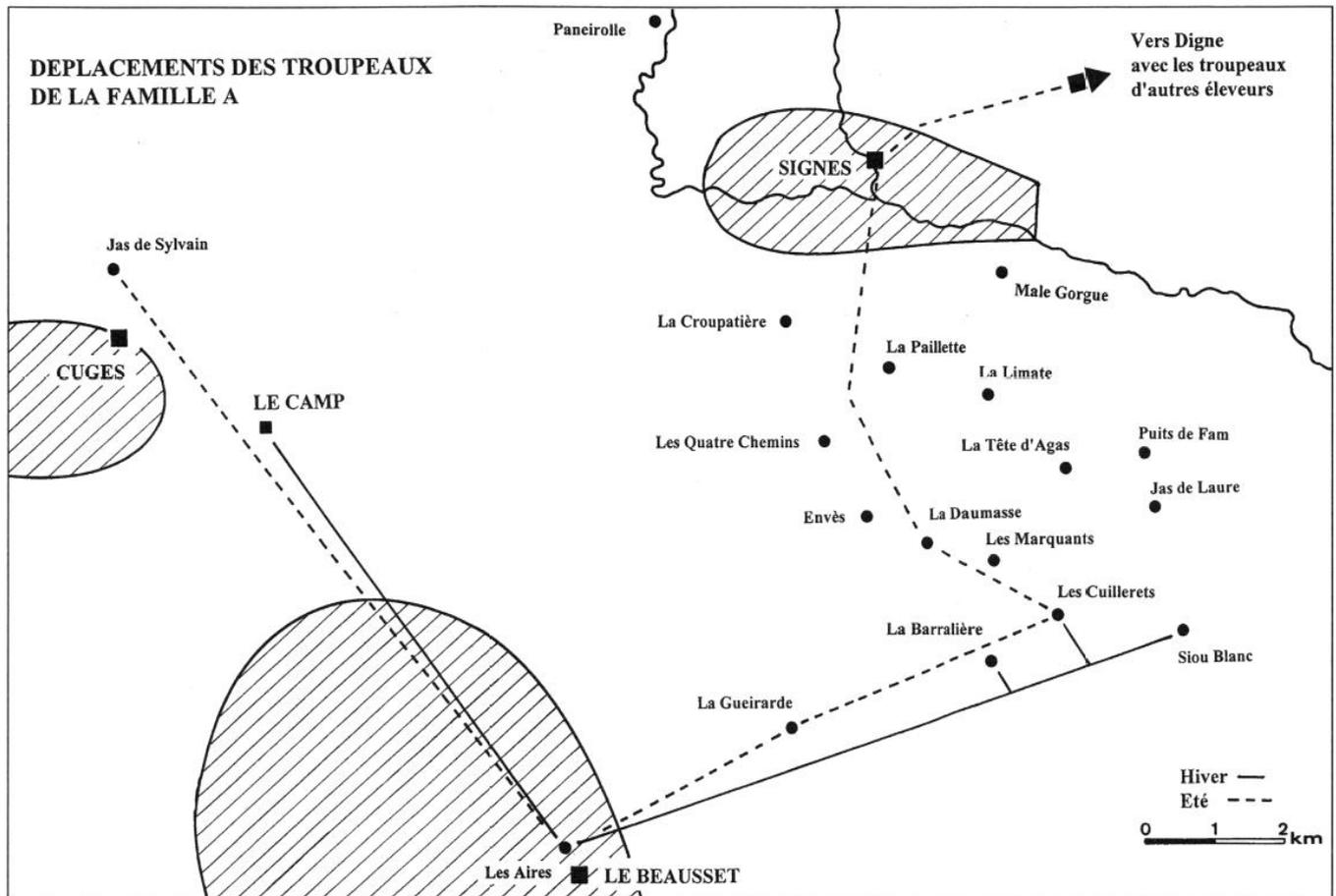
Les émigrés en couple s'installaient en général définitivement dès leur venue. Ils louaient une partie de ferme ou bâtissaient une cabane et ils vivaient de travaux manuels en attendant de trouver mieux. Parmi ces couples, certains avaient des projets bien arrêtés et d'autres avançaient par tâtonnements, selon

les circonstances et le caractère de chacun. Deux familles fixées au Beausset et une autre fixée à Néoules illustrent ces itinéraires de vie, qui sont parallèles sans être identiques et où les causes des variantes viennent autant de l'extérieur que du plus profond de soi-même.

Le descendant de la famille B. de Cuneo, installé définitivement au Beausset dans les années 1920, a commencé par être bûcheron/charbonnier et par habiter la forêt avec sa femme, dans des cabanes proches des lieux des coupes. Actif et ambitieux, il s'est très vite établi entrepreneur. Le fils né au tout début de l'installation du couple en France n'a presque pas de souvenir de cette période, qu'il décrit comme une époque de légende. C'est la période prospère de ses parents, quand ils possédaient une maison en zone urbaine et cinq parcelles cultivables en sus de l'entreprise de coupe et vente de bois, qui constitue la trame de ses souvenirs. Le père B. employait en permanence, pour les coupes, 10 à 15 hommes (émigrés italiens, puis espagnols pour la plupart) et plusieurs femmes qui faisaient des fagots dirigées par son épouse. Le rayon d'action de l'entreprise englobait, pour la production, les deux villages limitrophes du Beausset vers le nord et vers le sud, Signes et Sainte-Anne d'Evenos, et s'étirait, pour la commercialisation, vers la côte sans l'atteindre. Le charbonnage était l'affaire d'un frère célibataire vivant avec la famille et c'est l'activité et la personnalité de cet oncle (et de ses collègues) qui constituent la partie la plus chargée d'émotion du récit du fils B. Malgré son admiration pour le sens pratique, la dextérité, la convivialité de ces gens⁽²⁴⁾, le fils B. a embrassé la carrière de marin-pompier, après un incendie qui a détruit plusieurs centaines de stères de bois et fait subir de graves dommages à son père. Malgré ce choix, B. milite aujourd'hui pour la rédaction et la diffusion de monographies qui retracent le profil économique et social de «son» village à travers le temps et où les activités forestières de ses ascendants directs font figure de repères identitaires. La compétence et la réussite dans une activité artisanale et commerciale commune et utile a donc été le moyen pour ces étrangers de se glisser dans les mailles du tissu social et de s'affirmer auprès du groupe d'accueil.

Pour le couple A., cette intégration s'est effectuée aussi à travers l'enrichissement et l'établissement au village, mais au fil de cette évolution, les liens vitaux avec la colline ont été progressivement et définitivement tranchés. Le rayon d'action des A., une fois installés en France, n'a pas dépassé les plateaux contigus de Siou-Blanc/Le Camp et l'adret de la Sainte-Baume, qui ferme l'horizon au nord. À leur venue, en 1919, ils ont habité à la campagne et ont vécu de bûcheronnage : *«Au carrefour du Camp, il y a un grand grand champ. Au fond il y a des chênes. Et mes beaux-parents avaient la bergerie là. Quand mon mari est né ils étaient bûcherons. Après ils ont acheté des moutons, petit à petit, et ils sont restés*

(24) « Ils avaient le *gâoubi* (l'intuition de ce qu'il faut faire, le savoir-vivre) de la vie. Ils avaient le sens du temps, le sens de tout, avec des choses simples », dit-il.



un certain moment au Camp. Cela s'appelle Le Clos, c'était la propriété des gens riches, c'est la propriété close. Mon mari est né dans ce clos. Ensuite ils ont repris la propriété d'un ancien berger du Beausset, monsieur B., qui avait la bergerie ici aux Aires. C'était en 49, même avant; en 49 monsieur B. était déjà bien âgé... »

En fait, les A. se sont fixés au village en 1944. Les Aires sont un ensemble agro-pastoral en bordure d'agglomération et en hauteur, avec des aires de battage et des prairies en toile de fond. L'unité elle-même comprend une ferme/résidence, une bergerie, une cour, des parcs à ciel ouvert et des terres cultivables. Ce sont ces dernières qui ont intéressé le fils de la famille, qui s'occupait « *de la campagne* » pendant que le père sortait le troupeau et que les femmes soignaient brebis et agneaux et fabriquaient les fromages. Berger « de plaine », le père A. ne partait jamais plus loin que les collines visibles depuis les Aires. C'est un éleveur français, H. A. de Signes, qui se chargeait d'amener une partie des bêtes des A. en transhumance vers les Alpes. C'est le forestier italien devenu berger, G. F. de Chiusa, qui se chargeait des transhumances de proximité, gardant une autre fraction des bêtes des A. sur les plateaux environnants (fig. 4). « Bébert » pour les intimes et les partenaires de travail, le père A. est appelé par d'autres villageois « monsieur Martin ».

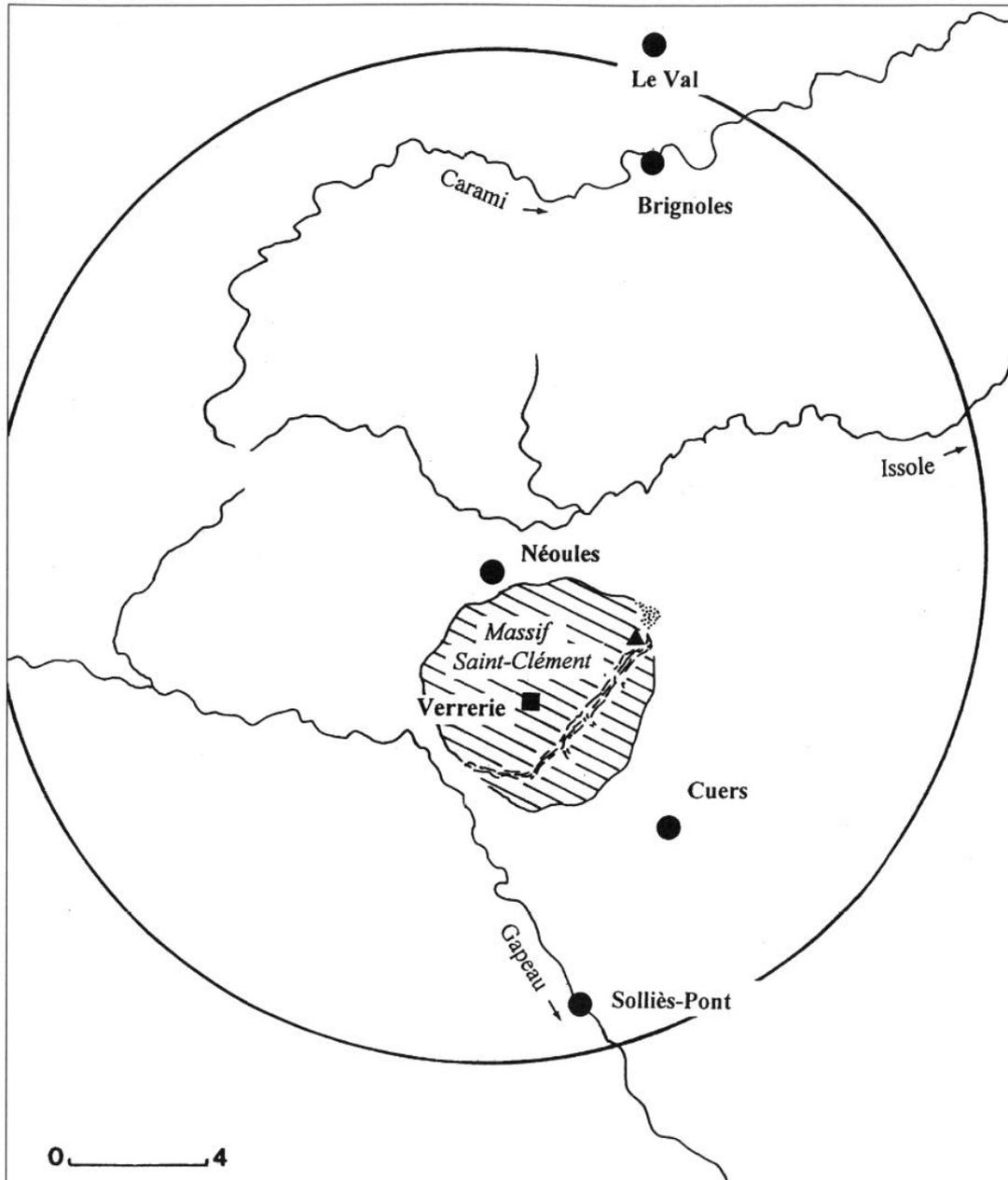
4. Installation et déplacements de la famille A. LE CAMP: installation à l'arrivée - LE BEAUSSET: installation définitive. (Les voies de déplacement occidentales et orientales fonctionnaient en parallèle, chacune étant empruntée par un groupe d'ovins différent.) - Aires entourées d'un trait continu: dépressions cultivées.

Le piémontais P., installé dans les collines entre Néoules et Rocbaron dans les années 1920-1930, a une histoire tout autre. À son arrivée il s'est mis en ménage avec une femme de Néoules, déjà séparée d'un premier conjoint, et n'a

plus quitté la région. P. lui-même avait aussi été marié auparavant, plusieurs fois à en croire ses enfants nés et vivant en France⁽²⁵⁾. La famille séjournait en colline à longueur d'année, dans des cabanes édifiées à sec et couvertes de matières végétales et dont un exemplaire au moins était encore conservé et visible dans les années 1990. La mère possédait une maison au village de Néoules où elle descendait toutes les semaines pour faire la lessive et acheter quelques provisions. La famille y descendait au complet quinze jours en août pour la fête locale. C'est à Néoules que les enfants allaient à l'école: en tout 9 km de trajet à pied, avec des arrêts pour se laver au torrent et pour relever les pièges qui assuraient l'alimentation carnée. Robuste, infatigable et bon homme d'affaires, P. n'a jamais manqué de l'essentiel, mais ne s'est jamais soucié non plus de placer son argent. Son rayon de production englobait les massifs voisins de Saint-Clément et de Thèmes et son rayon de commerce les vallées longeant ces massifs, soit un cercle d'une trentaine de kilomètres de diamètre allant de Brignoles/Le Val à Cuers/Solliès (fig. 5). Il prenait et effectuait les coupes lui-même, s'occupait du charbonnage, négociait avec les grossistes, qui venaient enlever la marchandise sur place ou que P. livrait en ville avec une charrette. Quand l'occasion se présentait, le même homme fabriquait aussi de la chaux. Femme et enfants avaient leur part dans ces travaux, même de nuit. Au printemps, il leur incombaient en sus l'écorchage des chênes. Malgré ces dures conditions de vie, les descendants de P. n'ont aucune animosité envers leurs parents, aucun regret pour les années passées dans une précarité et pauvreté relatives. Installés au village en tant qu'ouvriers ou cultivateurs, maintenant à la retraite, ils ont des souvenirs de jeunesse plutôt agréables où se mêlent les odeurs des plantes, le fumet du gibier ou du lait de chèvre, la douceur des animaux (chevreaux, marcassins), l'irradiation de la meule à charbon et la chaleur du poêle en fonte. L'un au moins continue à faire de petites charbonnières pour sa consommation personnelle et pour quelques amis. P. lui-même a continué cette occupation en dilettante jusqu'à sa mort, survenue dans les années 1970. À cette époque P. habitait au village chez ses enfants. Il est resté jusqu'à la fin «*grand marcheur et très chasseur*», apprécié apparemment par tous, mais n'a laissé aucune fortune à l'exception de la maison de sa compagne. C'est d'ailleurs le nom de la mère qui a servi de nom de lignée.

P. s'est donc taillé une place dans la société adoptive par ses qualités physiques, sa personnalité, sa maîtrise de travaux manuels et d'arts du feu. Volontairement ou intuitivement, il ne s'est pas conformé pleinement à cette société, qui, à son tour, ne l'a ni absorbé, ni exclu, mais a vu en lui une sorte de référence. En d'autres mots, P. a préservé son exception et le village la lui a rendue. Pour les gens qui habitent autour du Saint-Clément et des Thèmes, le charbonnier «typique» n'est pas celui qui a essayé et réussi sa reconversion en marchand ou sa réhabilitation en tant que paysan: «*Le charbonnier est un homme*

(25) Le couple a eu quatre enfants dont deux jumeaux. Un des jumeaux est décédé en âge péri-natal. P. avait eu d'autres enfants en Italie que ceux de France ne connaissent que de réputation.



5. Rayon d'action de P. installé à Néoules.

des bois qui ne fréquente le village qu'en de rares occasions, lors de ses ravitaillements. C'est le « carbounié ». Il mène une vie des plus rustiques au milieu des forêts vivant au lieu même de son travail. »⁽²⁶⁾

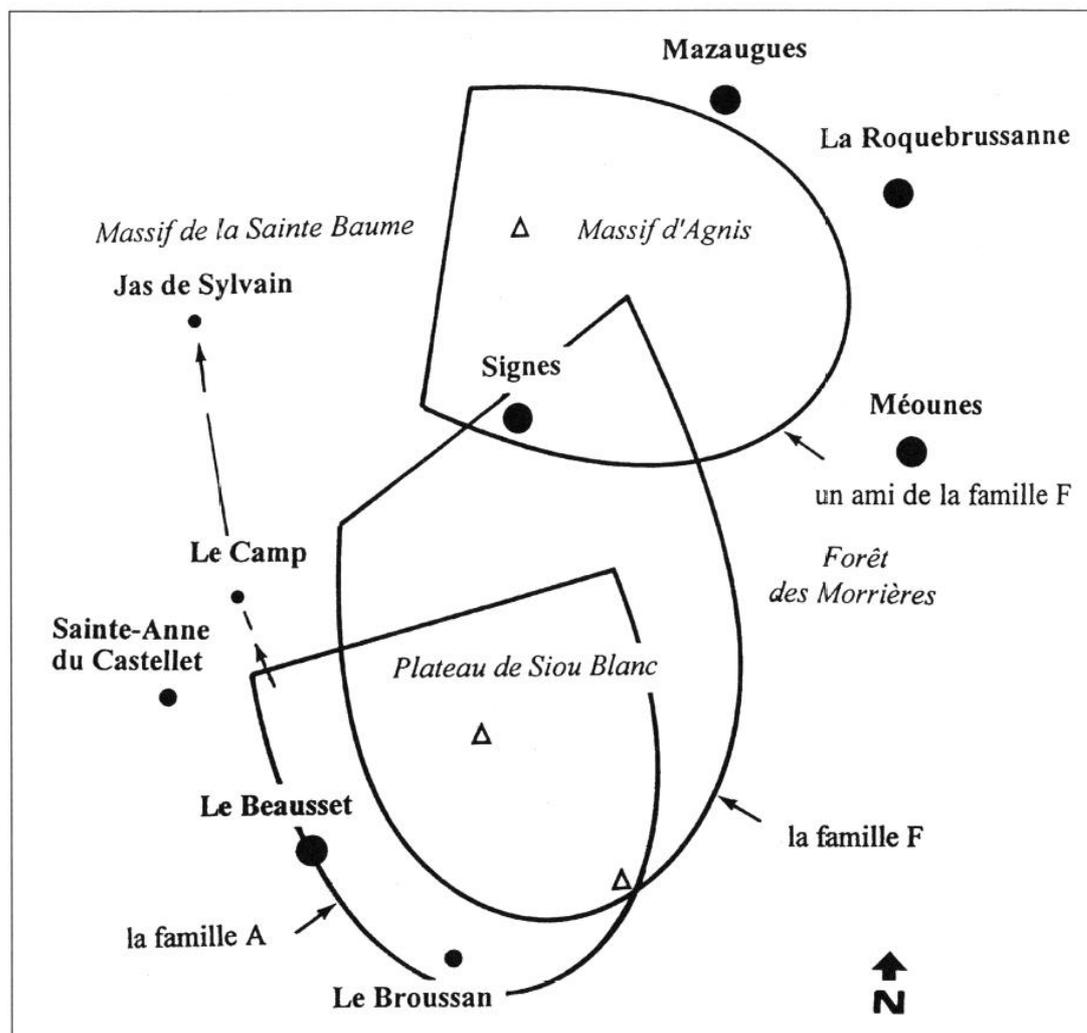
Envier ou craindre ce genre de vie, l'exalter ou l'avilir est une question subjective et ces sentiments/jugements n'affectent pas l'acceptation des forestiers, mais la qualité de cet accueil.

Revenir, rester

Le lieu d'accueil, la communauté qui inscrit dans ses rangs les nouveaux venus, n'est pas défini au hasard. Les deux sortes de mobilité, représentées par la migration et l'itinérance, maintiennent en général des rythmes et des distances,

(26) Transcription d'enquête à Rocbaron dans le cahier de l'ASER n° 2, 1981, p. 15.

6. Connaissances complémentaires des riverains sur les massifs qu'ils fréquentent (cas des plateaux de Siou-Blanc et d'Agnis).



qui jouent un rôle dans la demande et l'offre d'un lieu précis. Ce sont la constance et l'amplitude de ces mouvements, qui expriment la volonté d'appartenance et qui affermissent les intentions de réception. La migration saisonnière vers les mêmes lieux donne le droit de revenir, d'être préféré parmi d'autres migrants. La longue fréquentation de mêmes terroirs complémentaires donne le droit de prétendre à l'autochtonie, puisque cette fréquentation (et utilisation) amène à la connaissance intime du terrain.

Face à l'étranger fortuné qui achète tout de suite du bien et qui s'installe en zone urbaine ou dans des campagnes cossues, le forestier démuné a l'avantage de l'approche lente. Il se présente et on le jauge. Faute de pouvoir s'imposer, il s'insinue. Faute de disposer de biens matériels, il affiche de l'adresse, de la mesure ou de la sagesse. Il devient petit à petit un élément indissociable de la portion « sauvage » des finages, de la colline, et quand il descend aux villages, sa figure est familière.

Parfois, plusieurs communautés accueilleraient volontiers les mêmes personnes. Ainsi P., qui a eu des liens familiaux à Néoules où il a fini par habiter, est aussi bien connu à Rocbaron. Le cas se reproduit entre la Roquebrussanne et Garéoult, entre Signes et Mazaugues où entre Signes et Le Beausset et concerne autant des bûcherons/charbonniers que des bergers. Tous ces person-

nages séjournent en fait occasionnellement sur des versants opposés des mêmes massifs, donc sur des finages limitrophes différents⁽²⁷⁾. Toutefois, ils se déplacent habituellement en deçà ou au delà d'une crête, la dépassant à peine du côté non usité. La connaissance très différente des massifs et plateaux voisins de Siou-Blanc et d'Agnis par la famille A., installée au Beausset, par la famille F., installée au Beausset mais considérée de Signes⁽²⁸⁾, et par un ami de F., installé à Méounes, montre bien la constance et la récurrence de ces pérégrinations. Souvent, la familiarité extrême avec ses quartiers habituels contraste vivement avec l'impuissance (ou la réticence?) de parler des quartiers fréquentés par les autres (fig. 6).

Le gîte et la maison

Manifestée par un choix de territoire, la volonté d'appartenance se matérialise par l'implantation d'une habitation plus ou moins temporaire. Selon le travail entrepris, selon les situations familiales, selon les saisons, les abris des forestiers revêtent des formes variées et leurs occupants les considèrent de façon différente. Les matériaux utilisés pour ces constructions sont tirés de la nature environnante et des restes des coupes, des extractions ou des distillations. La configuration des lieux est aussi mise à contribution. Blocs et auvents rocheux, replis de terrain, troncs et frondaisons propices sont exploités pour économiser effort et matières premières, pour diminuer l'impact des intempéries ou de l'ensoleillement, pour mettre à profit les écoulements d'eau. Les renforcements, les ressauts et les fissures sont reconvertis en aménagements domestiques. Le nombre des constructions libres d'appui est tout aussi important. La typologie et la dévolution de tous ces abris ne sont ni rigides, ni immuables. Reconnaître sans hésitation l'identité des occupants d'après les vestiges matériels seuls est le plus souvent un exercice plutôt hasardeux, d'autant plus qu'une superposition d'occupations est toujours possible. L'enquête orale, le mobilier associé (rare) et des indices topographiques et de structuration des locaux aident toutefois à définir le genre d'occupation probable pour chaque site, malgré l'ubiquité des formes et des matériaux. Nous avons déjà analysé ces indices pour les gîtes des proto-artisans et des bergers⁽²⁹⁾. Ce sont les cabanes des charbonniers qui présentent, dans notre région, une fonctionnalité précise et une constance morphologique qui en font des cas exemplaires (fig. 7)⁽³⁰⁾.

(27) En Basse et Moyenne Provence les lignes des crêtes matérialisent très souvent les limites des territoires, beaucoup plus souvent que les cours d'eau ou des repères naturels ou artificiels en plaine (cf. R. LIVET, 1962, p. 270 pour la Provence ou D. PARTOUCHE et Ph. HAMEAU, 1981, pour le Centre-Var).

(28) Le père G. F. est resté dans la mémoire collective comme « le berger de colline de Signes », malgré ses antécédents de charbonnier et ses attaches au Beausset où sont encore domiciliés ses descendants et où lui-même avait des associés et des amis.

(29) Cf. 'A. ACOVITSIOTI-HAMEAU, 1985, 1995, 1997, 1999.

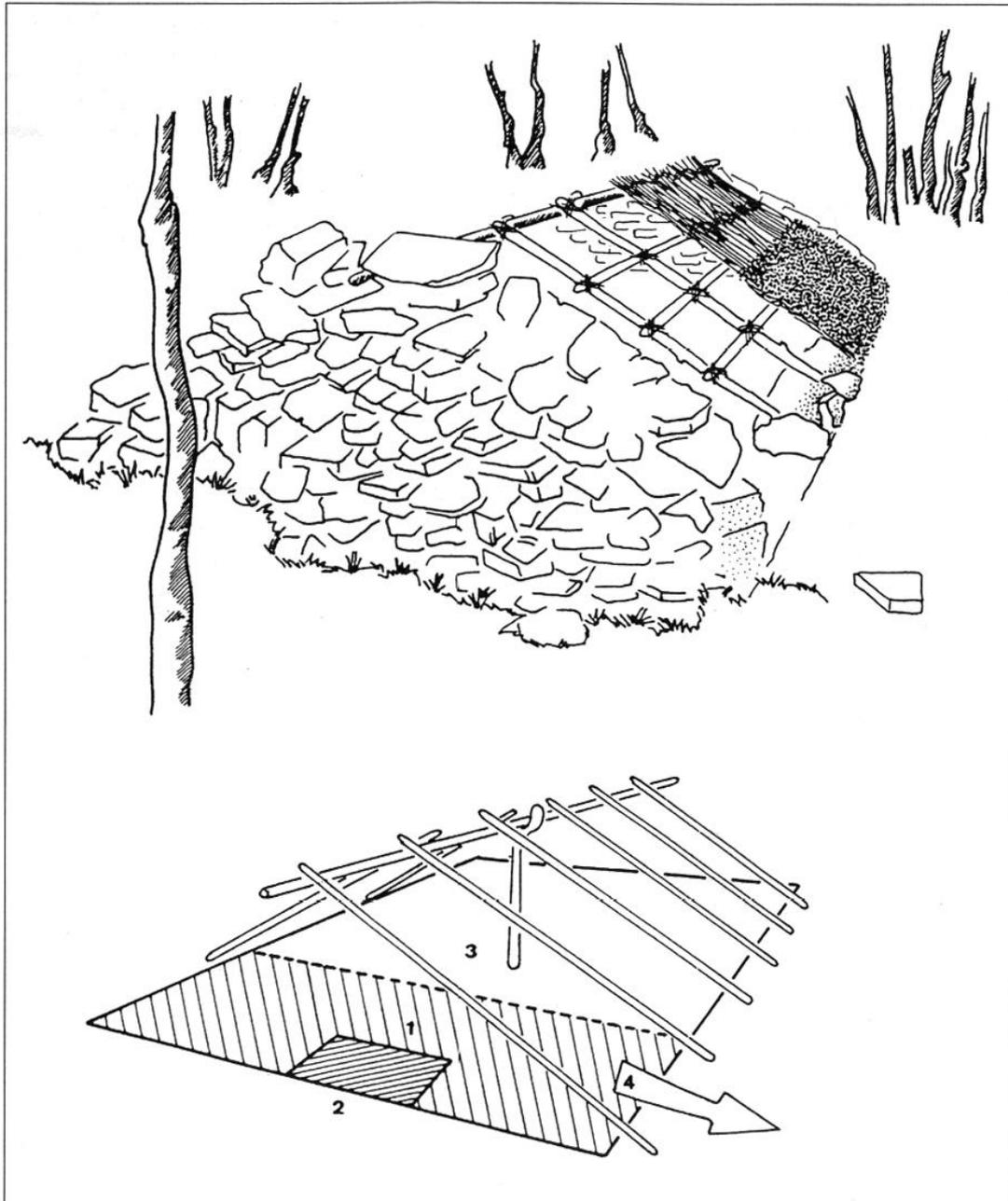
(30) 'A. ACOVITSIOTI-HAMEAU, Ph. HAMEAU, 1996.



a



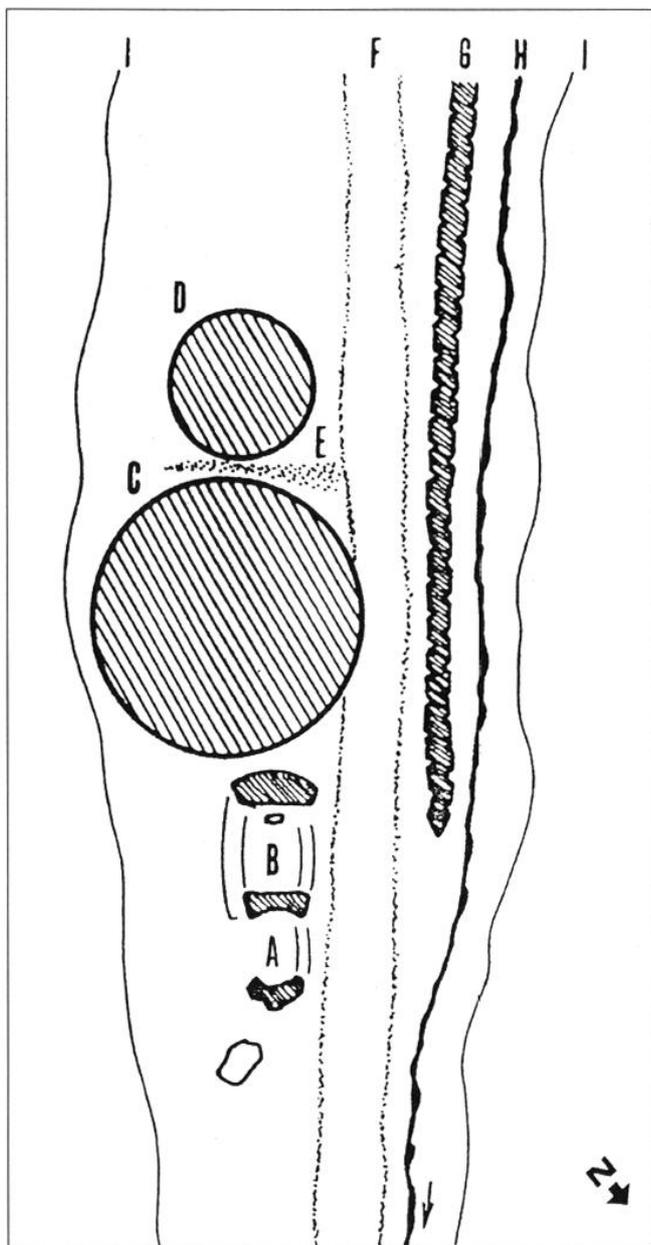
b



Page précédente :
 a. Une des cabanes du vallon Cavaillon (massif de la Loube, Brignoles) restaurée en 1993 par l'association ASER du Centre-Var. La structure a affronté avec succès les intempéries de deux années consécutives. Temps nécessaire à la restauration : environ 12 heures, avec les matériaux préparés à l'avance.
 b. Intérieur de cette cabane : vue sur le pignon près de l'entrée et la *fougagno*.
 Clichés Ph. Hameau, photothèque ASER.

Ci-contre :
 7. Restitution schématique d'une cabane-type.
 1 : Cuisine.
 2 : Foyer.
 3 : Couchage.
 4 : Sortie.

Plus que l'aspect, c'est le statut de ces gîtes qui nous intéresse ici. Logis, abris, remises ou tout cela à la fois, ils expriment les aspirations ou les résignations des forestiers qui les habitent. Lors d'une première installation et faute d'une autre solution possible, la cabane sert donc d'habitation et d'atelier. Le charbonnier, qui ne peut cesser de surveiller sa meule, est parfois amené à mettre en place deux structures: l'une pour ceux qui se reposent et l'autre pour celui qui surveille la carbonisation (fig. 8). Le bûcheron ou le distillateur ont surtout besoin d'un local pour s'abriter dans la journée et pour déposer leurs outils et ustensiles, mais il arrive aussi à tous les deux de passer la nuit sur les lieux de la coupe ou près du four. Le berger se préoccupe surtout du parcage des bêtes, du stockage et de la distribution des nourritures, de la conservation et du conditionnement des produits laitiers. C'est le local destiné à cette conservation qui revêt souvent le rôle de gîte pour le berger. N'importe quelle anfractuosité ou auvent



8. Plan d'un site de charbonnage : vallon du Cerisier, versant nord-est de l'Agnis.
 A : Cabane de surveillance.
 B : Cabane d'habitation.
 C et D : Aires de carbonisation.
 E : Butée de terre. F : Chemin.
 G : Muret.
 H : Ruisseau.
 I : Pieds de pente.

Son récit retrace une vie où on est obligé de bouger mais qui n'est pas une vie d'errance. Les déplacements au nord et au sud du poljé de Signes (fig. 10) sont le bruit de fond de cette vie, la stabilité étant représentée par la cabane, puis par la bergerie, toutes deux situées le long de la même crête du plateau de Siou-Blanc, à moins que 500 m de distance l'une de l'autre, et faisant office de quartier général pour cette famille d'hommes. De la dernière cabane d'habitation, il n'existe plus que le rocher contre lequel elle était adossée. Père et fils y retournaient régulièrement, entre deux chantiers ou plus souvent, si les distances le permettaient. C'est là que l'on recevait les amis et c'est de là que le père partait avec l'âne pour faire des commissions en ville : « *Nous avions pour ainsi dire notre maison attirée et les autres, les capouchons (les petites cabanes sur les lieux de charbonnage, les "capuchons")* ».

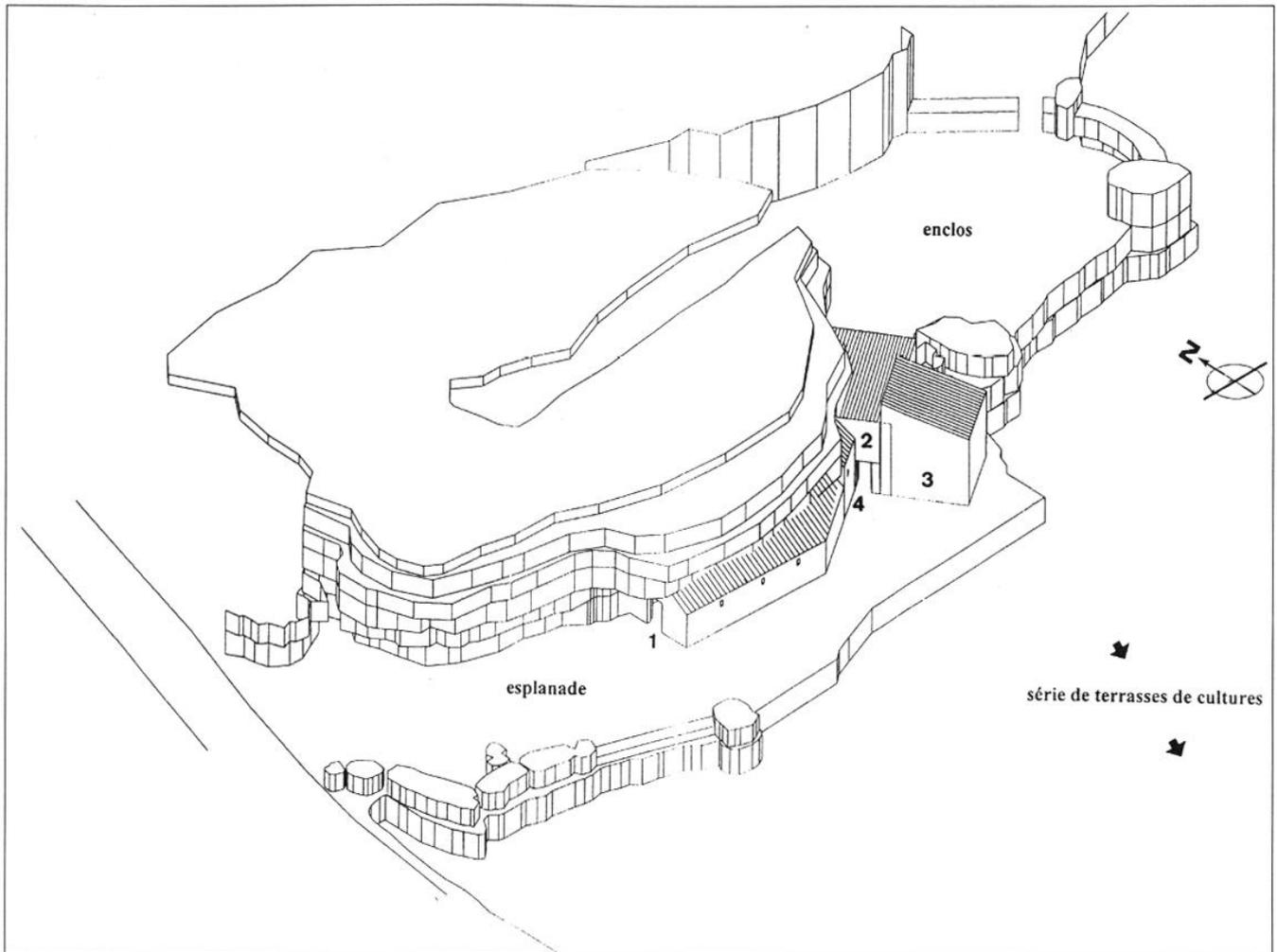
Au temps où il était berger, G. F. a pareillement utilisé une dizaine d'établissements pour les parcsages d'été et d'hiver, même si une seule de ces bergeries était

peut aussi lui servir d'abri (fig. 9). Tâcherons ou pasteurs entourent toutefois leurs pied-à-terre successifs de soins et de sentiments, qui établissent une hiérarchie au sein des constructions tout autant frustes en apparence.

Le bûcheron/charbonnier déplace sa cabane en fonction des coupes, y habite tant que dure la coupe (en général six mois à un an), l'abandonne, puis revient et la reconstruit au moment où, la forêt régénérée, il peut exploiter de nouveau le même quartier. Cette itinérance cyclique fait que plusieurs points précis d'habitat sont réinvestis régulièrement : « *La cabane c'était partout où ils allaient. La cabane se fait dans un endroit et puis deux ans après il ne reste plus rien* », mais, « *Souvent on refaisait la cabane à la place d'une ancienne. On y voit les pierres, on y voit le creux...* »

Au fil du temps l'habitation pour plusieurs personnes peut devenir simple abri pour le surveillant, la demeure de famille peut alterner avec une demeure pour célibataires, l'équipement domestique peut s'étoffer ou disparaître. Ces transformations reflètent l'évolution ou la diversité dans la situation familiale et financière des locataires. L'absence ou la perte de la mère entraîne ainsi un séjour prolongé dans des gîtes peu soignés.

C'était le cas pour le fils de G. F. de Chiusa.



son véritable chez-lui. Il n'y habitait pas en permanence et les troupeaux d'autres éleveurs y séjournèrent aussi, mais c'est dans cette bergerie-là que l'on allait le voir : « *Le père F. a fini qu'il était aux Cuillerets. Aux Cuillerets il y avait la pièce (pour le berger). Les Cuillerets sont la bergerie la plus chaude et la plus comode pour les agnelages. C'était la maison du berger.* »

Aux Cuillerets la séparation entre le local de l'homme et le parc des bêtes était une simple barrière en bois. Certains témoins racontent alors que « *G. F. couchait avec les fêdes (brebis)* », malgré l'existence, admise, de la « pièce » pourvue de cheminée et de paillère surélevée. Deux autres éleveurs, qui fréquentaient les parcs du même plateau, avaient leur bergerie « attirée » au village, l'un à Signes, l'autre au Beusset. Seul le dernier disposait d'une habitation indépendante, juxtaposée aux locaux destinés aux bêtes.

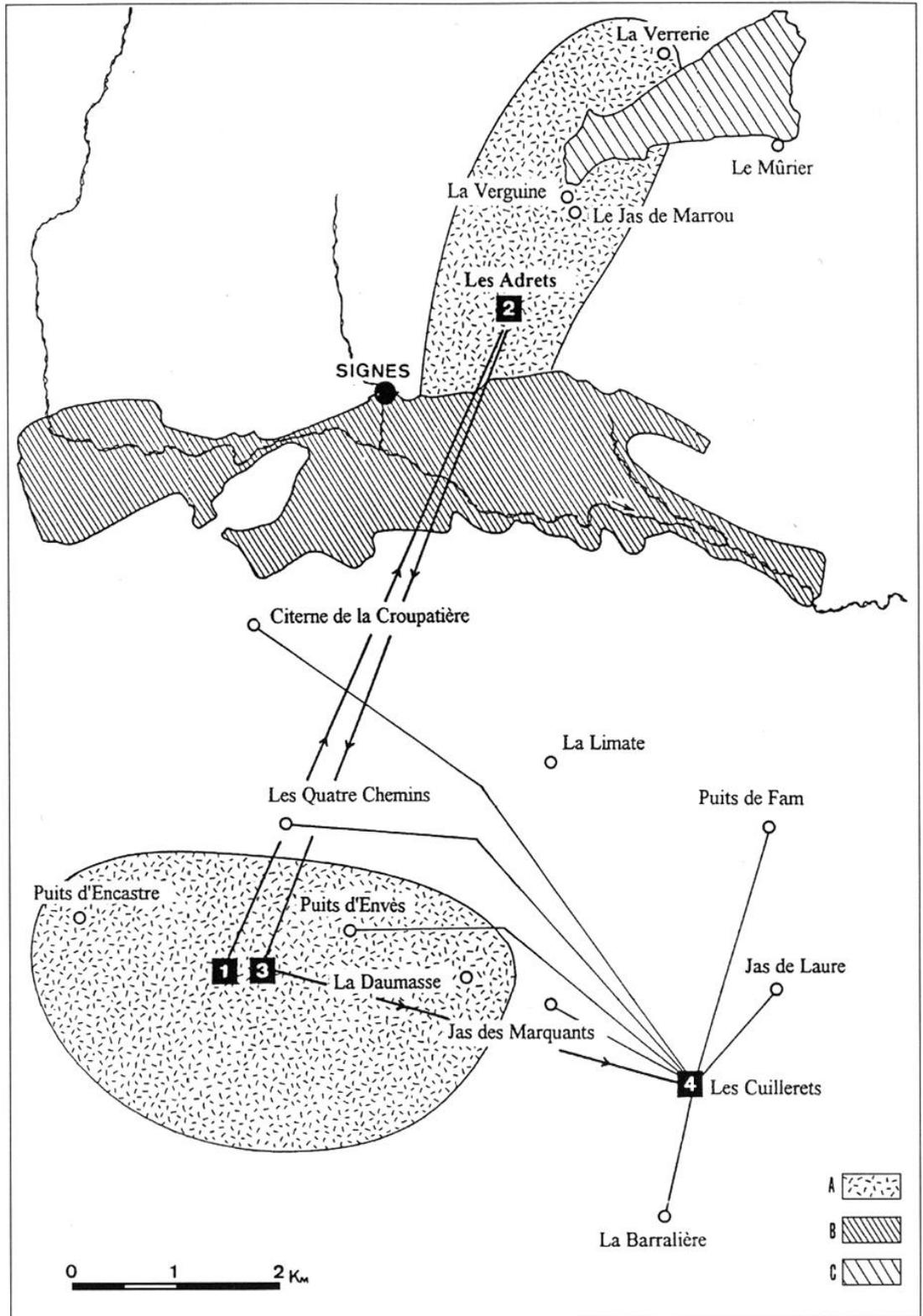
Des fluctuations d'aspect et d'aménagement sont évidentes aussi pour les cabanes des charbonniers. Entre abri de surveillance et habitation « *la différence est tenue, le plus souvent de l'ordre du mental* » (A. Acovitsióti-Hameau, Ph. Hameau, 1996, p. 131). La surveillance peut se faire à partir d'une toile ou bâche tendues entre quelques arbres, à partir d'un abri naturel (porche de grotte par exemple) ou à partir d'une cellule bâtie en pierres et en branchages. L'habitation peut se confondre avec un de ces gîtes ou les doubler. Elle peut aussi être une cavité spacieuse, un cabanon de colline, une partie de ferme, une maison de vil-

9. Plan d'un site agro-pastoral : La « Bergerie des Maigre », bordure sud-est du plateau dit « plaine d'Agnis ». Établissement développé à partir d'un chicot calcaire. 1 : Bergerie toiturée sous surplomb rocheux. 2 : « Cabanon » agricole. 3 : Locaux résidentiels. 4 : Citerne. Les corps de bâtiment 1-4 et 3 sont rapportés au corps initial 2.

10. Installation et déplacements de la famille F.

1. années 1920.
2. années 1930.
3. années 1940.
4. de 1946 à 1977 (le père, G. F., seul; son fils fréquente de plus en plus Le Beausset)

A. Colline boisée : plateau de Siou-Blanc, adret du Mourre d'Agnis. –
B. Terres cultivées basses : plaine (*poljé*) de Signes. –
C. Terres cultivées de hauteur : plateau sommital de l'Agnis.



lage. Entre les deux extrêmes – l’abri de fortune et la maison en agglomération – la cellule appelée « cabane » endosse les divers étapes du processus d’intégration: elle porte en elle « *le coffre, la couche et l’âtre* » (31) dans des combinaisons variables, avant de les laisser déposer à l’intérieur d’une structure

(31) Selon l’analyse classique de J. Cuisenier, 1985.

stable et définitive. La « cabane » n'est pas une simple enveloppe de protection, mais une structure d'habitat fondée sur un emplacement que l'on entend s'approprier. Imperméable et chauffée, abritant la nourriture et le repos, elle rappelle et remplace la maison et, ce faisant, maintient les liens avec la société dont on s'est momentanément écarté.

Les divergences dans l'aménagement des cabanes expriment les différentes conceptions de convivialité et de confort. Il ne s'agit pas toujours de contraintes financières. Construire des sièges ou des banquettes, canaliser, recueillir, distribuer l'eau, penser au renforcement qui supportera le *tian* pour la toilette et la vaisselle, multiplier les crochets de suspension, laisser un conduit pour la fumée à travers le mur-pignon... sont autant de détails qui font la part entre le gîte précaire et le gîte/maison. L'entretien de ces aménagements et les gestes quotidiens qui leur sont associés renforcent à chaque répétition le sentiment d'être chez soi. Dans les souvenirs de plusieurs forestiers, la *fougagno* (foyer) ou le braséro toujours allumés, la soupe qui y mijote, le « lit » fait de ramées épaisses et garni de couvertures ou, même, de draps, des objets comme la pipe ou le *fanáu* (lampe-tempête) occupent ainsi une place aussi importante que des hauts faits de métier. Une visite de collègues (qui savent que vous habitez tel endroit) ou une rencontre de chasseurs « perdus » (qui ne connaissent pas le secteur et que l'on doit guider en connaisseur) sont remémorées avec un plaisir non feint. C'est à travers cette sédentarité-là, redécouverte et réaffirmée à chaque nouvelle installation, que sont filtrés et cristallisés les comportements qui finissent par unir la population étrangère à la population locale. Leur absence entraîne une méfiance réciproque et, souvent, l'exclusion des derniers venus sur le territoire, tout comme une mobilité sans plan et sans horizons définis, retarde l'acceptation des personnes itinérantes⁽³²⁾.

REFLET DE SOI, REGARD DES AUTRES...

Au niveau des personnes un jugement ambigu positif/négatif semble s'appliquer à l'égard des forestiers. Des personnages comme Jean le Noir (apparence négligée), habitué de Rocbaron, ou Le Sanglier (tempérament solitaire), habitué de La Roquebrussanne, n'ont pas éveillé que l'aversion. La personne grave et farouche a été crainte ou bien admirée. La personne sale a été ressentie comme un être repoussant pour les uns, ou comme une personnalité « vraie », sans artifice, pour les autres. Quelle que soit l'approche, toutes deux ont fait partie intégrante du café, de la place, du marché, de l'échiquier social du village. Plusieurs autres cas concrets rendent compte de ces attitudes contrastées.

(32) Nous pensons aux cueilleurs d'herbes diverses, marchands ambulants ou même distillateurs d'occasion (pour produire l'huile de cade à la commande près de certains grands domaines agropastoraux par exemple). La régularité des circuits suivis par ces équipes ou personnes ne leur donne pas droit d'appartenance à une communauté, droit qui n'est d'ailleurs pas demandé dans la plupart des cas.

Le charbonnier P., installé à Néoules, est ainsi décrit comme un « *colosse velu aux grosses moustaches tombantes* », peu communicatif. Malgré son caractère renfermé et son aspect imposant, il a gagné la confiance de plusieurs marchands de gros. Ses enfants soulignent sa tendresse ; ses voisins sa force et sa résistance. Volontairement confiné dans sa colline, P. la quittait annuellement pour participer à la fête du village et ce quinze jours durant : il fallait préparer la maison, préparer les enfants, peut-être aussi faire des achats pour paraître « convenable ». Pendant l'enquête faite à Rocbaron (cf. *supra*), les villageois actuels se sont rappelés aussi que les charbonniers descendaient toujours pour la fête. Une poésie de 1883⁽³³⁾ restitue de même ce moment privilégié dans l'année où les gens du bois, soignés et presque méconnaissables, participent à la liesse commune. Il s'agit ici de la fille du charbonnier, « Maloun la Carbouniéro » :

Quand paraît le soleil / elle étire ses bras en l'air / moite sur sa couche de paille, / en hâte, en désordre ; / elle habite dans une barrique / noire comme une taupe ; / pour remplir les couffes de charbon de bois / elle se met à l'œuvre...
Belle, propre et leste / elle te fera tressaillir / dimanche à Saint-Cannat ; / tu la verras à la fête...

Une autre œuvre littéraire⁽³⁴⁾ entretient et exacerbe cette conception de contraste prononcé entre la vie dans les bois, empreinte de fatigue, de dureté, de tristesse, synonyme de frugalité et d'animalité, et la vie dans la partie cultivée et urbanisée du territoire, où l'homme peut prospérer, s'instruire, s'épanouir. Le fils du charbonnier s'apprête à quitter la colline pour voir les plaines et les rivages de Provence, contrées riches et riantes. La vie en forêt est ici dépeinte de façon sinistre :

... Et nous, nous demeurons dans l'obscurité / le nez dans nos charbonnières. / Nous voyons passer les aigles, nous entendons hurler les loups, / notre hâche fait tomber la chênaie / tous les jours de l'an, et puis au seuil du trépas / à la mort nous arrivons, l'esprit vide de tout...

La description est conçue pour faciliter les adieux. Le vieux charbonnier pleure en voyant son fils partir. Lui-même se sent concilié avec sa vie de tâcheron évoluant à l'écart des lieux habités. Le fils n'en est pas vraiment dégoûté, puisque son départ n'est pas définitif. Il s'agit de « voir le monde », de voyager le plus possible avant d'être apte au mariage, digne – comme il le dit – de « *prendre femo au païs* ».

Pour les fils de P. ce genre de vie n'a jamais été traumatisante. Ils n'ont jamais quitté Néoules, territoire d'adoption de leur père et natal de leur mère. Leur

(33) Recueil des poésies du félibréen Marius GIRARD (*La Crau. Poésies et légendes provençales*, Avignon, Roumanille, 1894) accompagné d'une traduction en français, qui nous a été confié par Ch. Bachas que nous remercions ici (pp. 234-235).

(34) Épopée en douze chants nommée *Li Carbounié*, de Félix GRAS (Avignon, 1876, édition J. Roumanille), accompagnée d'une traduction en français. Elle nous a également été confiée par Ch. Bachas (pp. 10-11).

deux parents ont réussi à leur présenter le monde «sauvage» de leur enfance comme un monde accueillant, où régnait une abondance relative. Ainsi, pour eux, un charme diffus enveloppait les étapes du travail, la confection des repas, le filtrage de l'eau «*depuis les trous des rochers*», la domestication de marçassins, les veillées des nuits d'été au pied de la *baragno*, cette haute haie de branchages qui protège la charbonnière des vents. Sortis de la société dans les faits, en tant que couple non marié, P. et sa compagne ont réalisé leur désir de s'y reconnaître en recréant l'ambiance familiale dans un espace parallèle mais interférant avec le village.

Les idées reçues et fixes des uns et des autres ne sont pas pour autant faciles à modifier. Un homme grand, musclé et adroit, comme P. à Néoules, est plus crédible en forestier qu'un homme de corpulence moyenne, toujours soigné et aux gestes mesurés, comme H. G. installé à Flassans. Personne ne conteste la compétence professionnelle de ce dernier, mais sa personnalité n'excite nullement l'imagination. La famille de H. G. vivait au village à longueur d'année. Lui-même y rentrait dîner presque chaque soir. En colline, il ne s'abritait que sous une simple toile tendue entre deux arbres. Il ramenait sa production au village et la vendait lui-même. Il montre d'ailleurs encore sa grange/entrepôt où quelques sacs de charbon rappellent ses dernières carbonisations des années 1970 effectuées à la demande d'organismes patrimoniaux. Son seul compagnon dans la forêt était son associé du moment. Son ami le plus proche était l'entrepreneur J. B. de Brignoles, qui commanditait plusieurs coupes à la fois et possédait des entrepôts et des magasins de vente. Artisans/commerçants honnêtes H. G. et J. B. ont voulu assurer pour leurs enfants un avenir de notables en leur laissant des biens immobiliers et en les encourageant dans des études de niveau secondaire et plus. Par éducation, par goût, par caractère, le tout accentué par le manque d'implication directe dans les occupations vivrières de leurs parents, ces enfants, maintenant adultes, considèrent les activités forestières comme un passé non seulement révolu, mais aussi sans incidence sur leurs convictions et valeurs de vie actuelles. Souvent intégrés dans le monde d'affaires et de métiers libéraux, ils ne sont généralement pas considérés par leurs concitoyens comme dépositaires des savoirs et des comportements qui forment l'identité du groupe.

Il en va autrement pour les descendants qui ont aidé ou simplement accompagné ascendants directs ou collatéraux dans la forêt. La bonne condition physique, le travail qui revigore, la communion avec la nature, la convivialité de classe sont dans ces cas des valeurs héréditaires positives, que l'on ne peut s'empêcher d'admirer faute de pouvoir (ou vouloir?) les imiter. Entre espace «sauvage» et espace «domestiqué» ces valeurs changent en proportion, mais non pas en contenu: «... *Car là (quartier Camp Long dans le Maures, commune actuelle de La Londe) on restait la semaine. On partait le lundi matin et on retournait le samedi soir... On faisait un cabanon pour se mettre à l'abri. Il y avait mon oncle et puis un ouvrier et puis moi et puis ma tante qui nous faisait le manger... Les bûcherons restaient là-haut .. et ils faisaient des stères, une derrière l'autre,*

alors nous on y arrivait et on faisait l'emplacement pour la charbonnière et on descendait le bois avec un traîneau... En ce temps-là (années 1930-1950), tous les soirs, les bûcherons se réunissaient... Ils venaient faire la belote ou discuter ou boire le coup... Pourquoi (parce que) là on commençait à travailler quand il faisait jour et puis on finissait, il était nuit... On s'éclairait à la lampe à carbure... On se lavait comme les singes... Après le samedi (avant de descendre au village) on allait et on se lavait à la rivière... » ; ou : « ... J'ai une souvenance de mon oncle (bûcheron/charbonnier, années 1930-1950) qui était un grand gaillard, dehors du matin au soir... C'est des gars qui ne mangeaient rien, mais buvaient du vin. C'était leur nourriture... Et le soir au Beausset il y avait un bar, le bar des Trois Moineaux qu'il s'appelait, et l'emblème du bar c'était une bouteille de chianti... Ils buvaient, ils chantaient, jusqu'à deux heures du matin. Quand c'est le boulot, c'est le boulot. Quand c'est la fête, c'est la fête... »

La relativité mais aussi la force des jugements éclate dans le cas de G. F., migrant saisonnier, bûcheron/charbonnier, puis berger sur le territoire de Signes entre 1890 et 1975, mais lié aussi avec les gens de Méounes et, surtout, avec ceux du Beausset.

La serviabilité et la convivialité de G. F. sont restées proverbiales. Bûcheron il dépannait les autres forestiers en apportant avec son âne les provisions hebdomadaires. Chacun donnait la « pièce » (une commission en argent) et chacun avait confiance. Berger, il accueillait chez lui, en colline, gens du pays et gens de passage, sans exception aucune. L'amour pour ses semblables chez G. F., Giorgi pour les intimes, n'égalait que son amour pour les bêtes. Sa patience et sa dextérité pour toute sorte de travaux lui ont aussi valu l'approbation générale. Un témoin du Beausset, sexagénaire, reste encore admiratif de l'avoir vu tailler et courber les clavettes pour les sonnailles pendant toute une soirée d'hiver. C'est la durée et la douceur de ce travail qui a fasciné l'enfant de dix ans, qu'était alors notre témoin. Les quelques séjours près de Giorgi et son fils ont incité la même personne à incarner volontiers le personnage du berger, quand il a fallu participer à la Pastorale de Noël ou aux festivités de la Saint-Jean.

Le revers de la médaille est la façon de vivre de G. F., le fait de rester au milieu des bêtes à longueur d'année, sans essayer d'améliorer le rendement de son exploitation et en négligeant sa propre santé et hygiène. Aux Cuillerets, sa bergerie principale, il disposait d'une pièce mais préférait coucher à côté du troupeau, de sorte que « son lit était bientôt plus bas que le migún (fumier sans litière) et il mettait des piquets pour que ça ne lui tombe pas dessus ». Des villageoises racontent aussi qu'il chiquait tout le temps et qu'il était sale. À quoi d'autres répondent qu'il s'agissait simplement d'un « homme "nature" qui avait l'odeur des moutons ». Son obstination à rester sur la colline a parfois obligé Signois et Beaussétans de venir le ravitailler en hiver, par gros temps. Ces opérations (celle de 1956 par exemple) auraient pu créer des tensions, mais, dans le cas précis, elles réaffirmaient chaque fois les liens d'amitié. Il faut croire que la personnalité de G. F. contribuait à la cohésion sociale : « Mais lui, lui il a tou-

jours été heureux. Ses brebis il les connaissait toutes par leur prénom. Il connaissait même tout le monde. Et quand tout ce monde avait bien mangé, quand tout le monde, tous (animaux et humains) étaient rentrés dans la bergerie et, mettons, qu'on est tous assis, là, pour boire le coup... eh putain! c'est la fête... chez Giorgi.»

Il s'agit ici d'une convivialité tranquille, sans excès mais sans limites, qui n'a rien à voir avec la convivialité bruyante et démonstrative des bûcherons beaux-sétans, bien circonscrite dans l'espace et dans le temps.

Ce sont les qualités de cœur de G. F., conjuguées à une compétence professionnelle de bon niveau (mais non pas excellente) et à une connaissance du « monde »⁽³⁵⁾, qui ont impressionné ses contemporains et les ont favorablement disposés à son égard. Malgré l'envergure modeste de ses entreprises, il est devenu une figure emblématique. Sa descendance est souvent sollicitée pour participer à la vie associative et communale. Cependant, les pairs de G. F., ses collègues forestiers et bergers, éprouvent une réticence, quand on le classe à leurs côtés. Sociable et solitaire, autant bûcheron qu'éleveur, homme d'affaires sans associés et sans ambitions, habitué de la colline et connaisseur des villages, G. F. a une personnalité déroutante, qui suscite tant l'étonnement que l'adhésion.

Selon les angles de vision, donc, les caractéristiques soulignées et les jugements émis diffèrent suivant l'âge, le sexe, le caractère, la position sociale des observateurs. L'image que l'on a et que l'on projette de soi-même influence (si elle ne conditionne pas) ces jugements. Les mêmes types de caractères et de comportements peuvent ainsi être rejetés ou acceptés. Dans le milieu rural, l'habitude d'observation critique et de stigmatisation des autres par des récits ou surnoms a d'ailleurs plus souvent comme but l'identification spécifique de l'individu que son exclusion. Il appartient à la personne visée d'assumer ses particularités (et même celles des sa famille) et d'en faire un signe de reconnaissance au lieu d'une source de dérision. On peut ainsi s'appeler « *goï* » parce que son père boitait et que cela vous distingue de vos cousins du même nom ou « *pourrido* » parce que la lignée a compté de belles femmes. Le métier exercé (ou qui a été exercé par les ancêtres) intervient souvent dans l'attribution de signes distinctifs. Les forestiers n'ont pas échappé à ce mécanisme. Des surnoms comme « *Le Rouge* » (le roux) ou « *Chicaire* » (qui parle en sifflant comme une grive dite « musicienne ») montrent qu'ils sont traités sur un pied égal avec les autres ruraux. Cependant, plus le signe est caricatural, plus il impressionne et plus il affecte la mémoire. Il est normal, donc, que les forestiers qui ont laissé des souvenirs hauts en couleur soient pris comme des cas d'exemple. C'est l'enquête au cas par cas qui révèle finalement que ce genre de vie – ou simplement d'occupation – a pu être aussi synonyme de qualité et perçu comme enrichissant et respectable.

(35) Son aisance à discuter en n'importe quelle compagnie est souvent mentionnée.

La spécialisation dans des domaines proto-artisanaux aux savoir-faire complexes et la connaissance intime de la partie «sauvage» du territoire ont été, pour les forestiers installés dans le Var au début du XX^e siècle, des médiateurs pour s'introduire dans la société locale. Ces mêmes aptitudes ont été des prétextes afin de reléguer la catégorie professionnelle «forestiers» aux marges de la société locale «civilisée». Nombre d'entre eux ont pourtant pleinement réussi leur intégration en ajoutant à la maîtrise d'un art la volonté de s'installer dans un territoire précis, en y fondant des foyers successifs, en y développant d'activités agropastorales vivrières, et en participant à la vie commerciale et festive. L'intimité avec la partie «sauvage» du finage est venue corroborer, à ce niveau, leur appartenance au groupe. Système à double entrée, le mécanisme de cette intégration «à long terme» est un champ d'interactions multiples où les statuts, recherché et attribué, se répondent et se modifient l'un en fonction de l'autre.

'Ada ACOVITSIOTI-HAMEAU
IDEMEC, Université de Provence et
Association de Sauvegarde, d'Étude et de Recherche
pour le patrimoine naturel et culturel du Centre-Var

Bibliographie

- ACOVITSIOTI-HAMEAU 'A.,
– 1985, «Les cabanes de charbonniers et de chaudières dans le centre du Var», *L'Architecture Vernaculaire IX*, pp. 37-52.
– 1995, «L'habitat des artisans de la forêt en Moyenne Provence: l'exemple des charbonniers», *Provence Historique* 181, pp. 411-426.
– 1997, «Les abris naturels aménagés en Centre-Var: les vestiges de cinq bergeries et la perspective de leur interprétation», *Cahier de l'ASER* n° 10, pp. 55-72.
– (à paraître), «Transhumance à distance et de proximité: diversité et complémentarité à travers des exemples centre-varois», in Actes du colloque *Le vie de la transhumanza*, Tende-Briga Alta – Imperia, septembre 1997.
- ACOVITSIOTI-HAMEAU 'A., 1999, DONZEL H., «Les bergeries de Rougiers», *Cahier de l'ASER* n° 11, pp. 69-91.
- ACOVITSIOTI-HAMEAU 'A., HAMEAU Ph., ROSSO Th., 1993, «Fours à cade, fours à poix: de l'étude architecturale à la distillation expérimentale», *Techniques et Culture* 22, pp. 61-99.
- ACOVITSIOTI-HAMEAU 'A., HAMEAU Ph., 1996, «Conversion artisanale et volonté identitaire: l'exemple des charbonniers de Moyenne Provence», *Techniques et Culture* 28, pp. 107-152.
- AGUHLON M., 1970, *La vie sociale en Provence intérieure au lendemain de la Révolution*, Paris, C.N.R.S. (Société des Études Robespierriéristes).
- BLANC M., 1906, *Les familles de Néoules*, Tulle.
- BROMBERGER Chr., DUFOUR A. H., GONTIER C., MALIFAUD R., 1980 et 1981, «Les paysans varois et leurs collines: les enjeux symboliques d'une passion», *Forêt Méditerranéenne* II.2 et III.1, pp. 193-200 et 45-56.
- BROMBERGER Chr., LENCLUD G., 1982, «La chasse et la cueillette aujourd'hui: Un champ de recherche anthropologique? », *Études Rurales* 87-88, pp. 7-35.

- Collectif, 1992, «Le territoire de la commune de Tourves au XIX^e siècle», *Cahier A.H.P.T.*, pp. 1-23.
- CUISENIER J., 1985, «Pour une étude du mobilier, ou l'âtre, la couche et le coffre», *Ethnologie Française*, 15. 3, pp. 207-209.
- DELSERAY Chr., *Les modes d'utilisation des sols à Signes, 1964*, D.E.S Géographie, Aix-en-Provence (sans numérotation de pages)
- DE RIBBE Ch., 1869, *Des incendies de forêts dans la région des Maures et de l'Esterel*, Paris, Librairie Agricole.
- DUMOULIN J., 1995, «Communes et pâturage forestier en Provence au XIX^e siècle», *Provence Historique* XLV, 181, pp. 351-384.
- FAIDUTTI-RUDOLPH A.-M., 1964, *L'immigration italienne au sud-est de la France*, Études et Travaux de «Méditerranée», Gap, Ophrys.
- GUEIT E., DU COS J., 1983, Études phyto-historique et phytoécologique des communes de Rocbaron et de Néoules, *Cahier de l'ASER* n° 3, pp. 41-67.
- GUYONNET M.-H., 1993, «Le Midi "barbare et obscurantiste". La chasse aux petits oiseaux en Provence», *Le Monde Alpin et Rhodanien* n° 1-2, *L'identité vécue. Discours, rites, emblèmes*, pp. 127-146.
- JULLIARD E., 1991, «Le département du Var 1790-1990. Métamorphoses d'un territoire», *Recherches Régionales* n° 3, pp. 99-137.
- HAMEAU Ph., PARTOUCHE D., 1981, «Les noms de lieu du canton de La Roquebrussanne», *Cahier de l'ASER* n° 2, pp. 63-103.
- LEROI-GOURHAN A., 1971 (1^{re} éd. 1943), «L'homme et la matière», Paris, Albin Michel.
- LIVET R., 1962, «Habitat rural et structures agraires en Basse Provence», *Annales de la Faculté des Lettres d'Aix-en-Provence*.
- MARTINELLI B., 1983, *Une communauté rurale face au changement: Pourrières et ses environs dans la haute vallée de l'Arc*, Paris, CNRS.
- NICOD J., 1952, «Les bois de la Basse Provence de la fin du XVII^e siècle à la Révolution», *Provence Historique* II. 10, pp. 153-172.
- PÉLOUZE E., 1828, *Art du briquetier, du chausfournier comprenant la fabrication du charbon et du vinaigre de bois*, Paris, éd. Mahler.
- PORTE L., 1994, «Fours à cade, fours à poix dans la Provence littorale», *Les Alpes de Lumière* 104.
- RAVIS-GIORDANI G., 1994, «"U pastore" et "l'ou pastre" : quelques réflexions sur la place du berger dans la société en Basse-Provence et en Corse», *Antropologia sin fronteras, ensayos en honor a Carmelo Lison*, Madrid, pp. 53-60.
- SAGLIETTO V.,
– 1934, *La Roquebrussanne: étude archéologique et historique*, Cannes.
– 1935, *La commune de Signes: étude archéologique et historique*, Cannes.
- SCHIPPERS T. K., 1986, *Temps vécus, temps perçus: au fil des saisons en Provence intérieure*, Paris, CNRS.